

NITASSINAN

NOTRE TERRE



Iroquois

Les 6 Nations

N° 5



NITASSINAN n°5 (4° trimestre 1985)

Publication trimestrielle du C.S.I.A.: Comité de Soutien aux Indiens des Amériques.

Adresse: C.S.I.A./B.P. 110-08 75363 PARIS cedex 08

Directeur de publication: Marcel Canton

Dépôt légal: 4° trimestre - N° ISSN: 0758-6000

N° Commission paritaire: 666 59

Rédaction-composition:

Stéphane Bozellec - Marcel Canton - Didier Weinberg - Agnès Prézeau

Traductions: Pierre Guiraud

Pascal Kieger

SOUTENEZ NOTRE ACTION

ABONNEZ-VOUS



LE COMITE de SOUTIEN aux INDIENS des AMERIQUES est une ASSOCIATION à but NON LUCRATIF, régie par la LOI de 1901, et "NITASSINAN" doit s'auto-financer.

Pour nous aider: Vous pouvez nous proposer un peu de traduction ou de dactylographie gratuites, nous mettre en contact avec des librairies de province ou encore joindre votre documentation à la nôtre.



N.B. notre nouvelle adresse:

C.S.I.A. / B.P. 110-08 75363 Paris cedex 08

avant - propos

Alors que l'Europe se bat et se débat en pleine nuit moyenâgeuse, souffrant de la faim, des superstitions, des fanatismes et de la tyrannie, les "Sauvages" d'une vaste région de forêts et de lacs se réunissent au centre de leur espace nourricier afin d'élaborer une Grande Loi commune, à la fois spirituelle et politique, dont la valeur se verra attestée par une extraordinaire longévité et par les tentatives d'imitation -formelles et inavouées- qu'elle suscitera jusque dans le monde moderne.

Depuis, l'Europe se développa, alimentant son cheminement auto-destructeur à l'oppression des peuples qu'elle déposséda. Elle "découvrit" ces "Sauvages", les persécuta et les caricatura comme l'on sait: l'Indien iroquois, ce "guerrier farouche et cruel" était un sédentaire vivant d'agriculture, de cueillette et, accessoirement, de chasse... Cette société "agressive", aux desseins "conquérants" regroupait en fait une grande famille linguistique qui se montra capable d'effacer cinq "frontières" et de créer ainsi une zone fort étendue de paix et de liberté garantie à quiconque y entra. Un conseil -qui n'était pas de guerre- établit des principes tels que la suppression de toute hiérarchie directe, l'équilibre et le partage des pouvoirs, l'existence politique de la femme... Après guerres colonisatrices, missions-cancer, traités rompus et lois scélérates, le conseil des Six Nations se tient toujours et, au sens propre du terme, regagne du terrain. Nous voudrions que ce dossier, bien que très synthétique, contribue à susciter l'intérêt pour l'identité et l'avenir de ce grand peuple originel.

M.C.

SOMMAIRE

PAGES:

| | |
|--|----|
| <u>AU-DELA DE L'OUEST IL Y A L'EST...</u> Premiers contacts entre français et "sauvages" dans le Nord-Est américain (fin 16°-début 17°)..... | 3 |
| <u>LA LIGUE DES SIX NATIONS</u> -Modèle éthico-politique..... | 15 |
| <u>1968-1985: LA LIGUE IROQUOISE ET LA "RENAISSANCE INDIENNE"</u> | 22 |
| <u>VIE SPIRITUELLE DES PEUPLES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD (2)</u> | 40 |
| <u>POESIES INDIENNES</u> | 43 |
| <u>NOUS AVONS LU</u> et <u>EN BREF</u> | 44 |
| <u>ABONNEMENTS - REABONNEMENTS</u> et <u>COMMANDES GROUPEES</u> | 45 |



J. B. Thomas
© 1935

— **PREMIERS CONTACTS** —

— **ENTRE FRANÇAIS ET «SAUVAGES»** —

PREMIERS CONTACTS

ENTRE FRANÇAIS ET «SAUVAGES»

DANS LE NORD-EST AMERICAIN

(FIN 16° — DEBUT 17°)

Bien avant l'Indien des Plaines, l'Européen rencontra le "Sauvage" des forêts...

Pendant plus de deux siècles (à peu près de 1600 à 1800), le territoire américain que découvrent les pêcheurs, les marins, les trafiquants de fourrure, les colons et marchands de "Nouvelle-France", est en très grande partie recouvert d'immenses forêts, qui ont depuis bien longtemps disparu du paysage européen : sauvage - étymologiquement - signifie "habitant des forêts"

L'Occident n'a voulu retenir - ou n'a pu retenir - que l'Indien stéréotypé des Westerns, des panoplies de Noël, se déplaçant à cheval, vivant sous le Tipi, et se nourrissant exclusivement du Bison qui comme lui, parcourait les immenses plaines de l'Ouest...

Mais dans le Nord-Est du Continent américain, l'interlocuteur indigène demeurera jusqu'à l'avance pionnière du XIXème siècle, le SAUVAGE, avant de devenir l'INDIEN.

Naskapis, Montagnais, Algonquins, Iroquois et Hurons, tous ces peuples Indiens ne sont jamais mentionnés dans l'Histoire de l'Amérique du Nord que comme un long préambule : comme si cette Forêt indienne n'avait eu pour seule existence que celle d'être traversée ou détruite. Pourtant, c'est bien là qu'a pris essor le Nouveau-Monde.

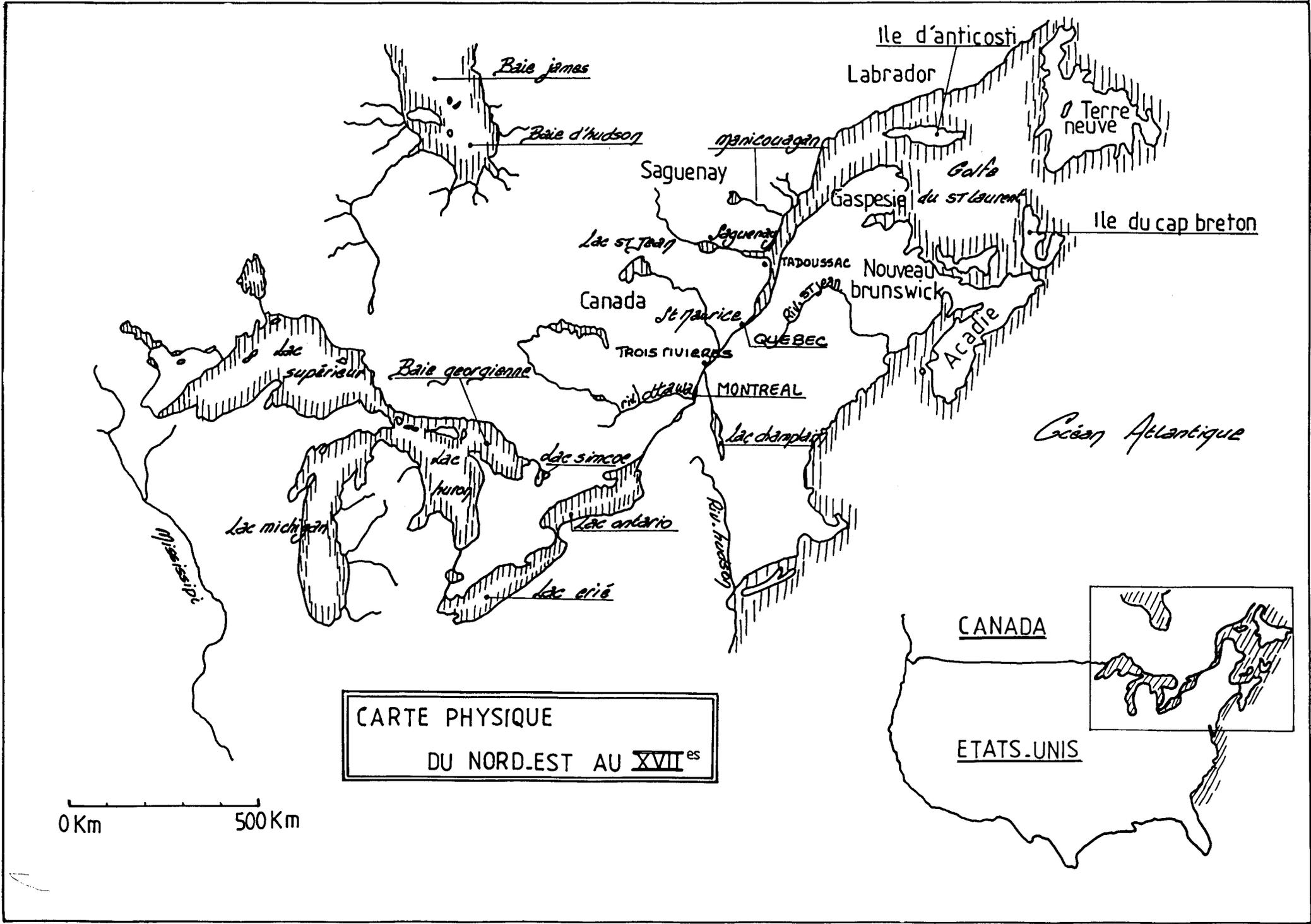
Dédain ou mépris pour ces territoires sylvestres, ainsi que indifférence ou incompréhension à l'égard des Hommes qui les peuplent : une même attitude d'angoisse qui caractérisera ceux qui traversent l'Atlantique, qu'ils soient Français, Anglais ou Hollandais.

Il apparaît assez clairement - entre les lignes des chroniques de l'époque (de la fin XVIème au milieu du XVIIème siècle) - que ce monde Sauvage laisse une place égale à tout ce qui EST dans l'ordre naturel des choses, physiques ou humaines : le monde des Hommes n'est pas le seul à être libre et fraternel; il en va de même pour tous ceux qui le composent, humains, animaux, végétaux ou minéraux...

C'est cette Pensée Sauvage qui se trouve à la source du conflit entre Européens et Indiens dans le Nord-Est américain; radicalement différente de l'attitude occidentale vis à vis du monde, cette relation intime que l'Indien nouait avec l'Univers, laissait une place à l'Homme civilisé, à condition qu'il en accepte la "règle" : vivre réellement avec le monde et non hors ou contre le monde...

Le Sauvage a longtemps cru que l'Homme Blanc était un partenaire... Le temps que celui-ci transforme non pas les règles du Jeu, mais bien le Jeu lui-même...





CARTE PHYSIQUE
DU NORD-EST AU XVII^{ES}

0 Km 500 Km



Car dès les premiers contacts le long du Saint-Laurent, l'Homme Blanc se trouve - et se retrouve - emprisonné par cette Rencontre avec les Sauvages...

Stéréotypes, préjugés, et caricatures vont tour à tour construire le portrait de l'Indigène nord-américain. Mais de monstres, de géants, d'hommes sans tête, et autres personnages maléfiques, point de trace dans tout le Nord-Est de l'Amérique...

On le voudrait couvert de poils des pieds à la tête poussant de vagues grognements... L'Indien d'Amérique du Nord est imberbe ! Et l'on estime à plusieurs dizaines le nombre de dialectes parlés autour du Saint-Laurent !...

Les chroniqueurs de l'époque vont donc être obligés de rectifier le portrait du "Sauvage" ; certes, s'il n'est ni un primate, ni un ogre, il n'en demeure pas moins, qu'il va nu (les femmes aussi...), qu'il se peint le corps et qu'il passe le plus clair de son temps en danses et en fêtes.

De là à dire que ces "Hommes sauvages" sont des hommes sans culture, il n'y a qu'un pas...

Une fois "la preuve" établie du peu de considération que les Indiens ont pour ces masques d'hygiène et de morale qui étaient à la mode dans les cours poudrées de l'ancien monde, il restait à marquer la Frontière entre les moeurs "civilisées" et les coutumes "sauvages".

Premier dérapage du regard européen sur les cultures indigènes : à tant souligner cette "débauche de liberté", il semble bien que la "vie sauvage" les fasse rêver, les fasse loucher !...

A trop vouloir nous faire passer les guérisseurs indigènes pour des sorciers diaboliques, et comparer les costumes indiens à ceux des Irlandais ou des bohémiens, il semble que l'Autre et l'Ailleurs ne soient que des prétextes pour mieux régler son compte à cette société de "Renaissance", faite de brimades, d'interdits, de tabous et de misère...

Le monde indien, tel qu'il nous est décrit, n'est le plus souvent qu'une bien pâle copie de l'état des relations sociales en Europe à la fin du XVIème siècle.

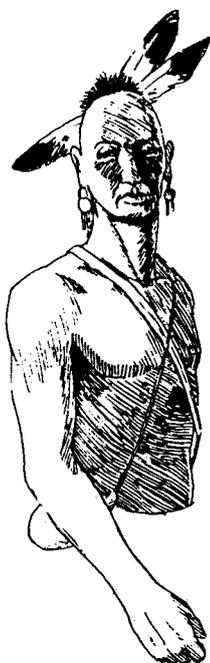
Les quelques français, simples voyageurs ou "fonctionnaires en mission" qui s'aventurent à dresser une ethnographie des cultures indiennes du Nord-Est, ne feront bien souvent que projeter une pensée quelque peu manichéenne du monde et des rapports que l'Homme a avec ce monde.

Prisonnier de cette vision qui n'admet que le positif ou le négatif, le supérieur ou l'inférieur, l'allié ou l'ennemi, le bien ou le mal, le Sauvage ne pouvait irrémédiablement n'être que dans le camp du mauvais... Evidemment, par ce simple calcul l'Homme Blanc lui, se trouvait "naturellement" du bon côté.

En Amérique du Nord et plus particulièrement dans les forêts canadiennes, les français réglèrent leurs comptes à la Loi de l'Etat, de Dieu et du Profit. L'Indien payait pour un péché qu'il n'avait pas commis...

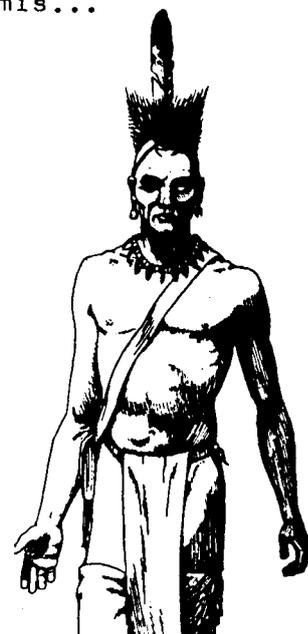


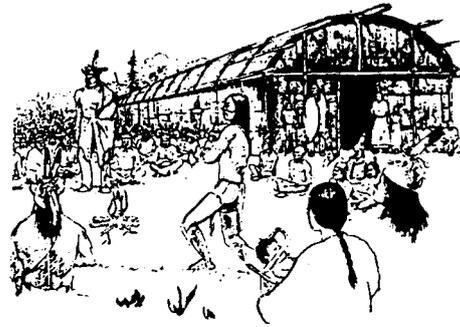
QUELS "SAUVAGES" ?



En 1534, Jacques Cartier rencontre dans la baie de Gaspé (estuaire du Saint-Laurent) un groupe important de sauvages : 200 hommes, femmes et enfants parlant une langue Huron-Iroquoise et venus à la mer pour pêcher le maquereau. Cette bande apparentée à la Nation Huron-Iroquoise se trouve à plus de mille kilomètres de son territoire coutumier, dans un pays "étranger" habité par les Micmacs. Ils ont avec eux des filets de pêche faits de chanvre, ainsi que grande quantité de maïs qu'ils ont emporté avec eux pour les commodités du voyage.

Jacques Cartier ne mentionne cette rencontre "d'une autre nation de sauvages" que parce que "tous ensemble ils n'avaient pas la valeur de cinq sous, et sont les plus pauvres gens qui puissent être au monde". Malgré le peu d'intérêt que semble offrir ce groupe aux yeux du Capitaine des français, deux Hurons sont kidnappés à bord du navire. Quelques instants auparavant, Jacques Cartier avait planté une grande croix, devant les Sauvages, sur laquelle était inscrit : "VIVE LE ROI DE FRANCE".





Cet incident mérite quelques éclaircissements à bien des égards ; il montre tout d'abord, de façon pertinente, qu'aucune agressivité ni de relations belliqueuses n'existaient encore à cette époque, entre des groupes algonquins et des groupes iroquois. Qu'ensuite, si ces derniers venaient à la mer au moment de la pêche (d'après ce que relate Cartier), il est clair que des contacts et des échanges devaient se produire entre ces différentes Nations d'autre part, la présence des femmes et des enfants vient elle aussi accréditer l'idée que nul danger, ni hostilité, ne pouvaient inquiéter de tels déplacements.

Ajoutons à ces quelques remarques, que ce groupe Huron-Iroquois n'était pas en manque de maquereaux ou de tout autre poisson. De même, que les micmacs de Gaspé n'attendaient pas après le maïs pour s'alimenter !... Sur leur territoire respectif, chacune de ces Nations Indiennes se livrait à une économie adaptée aux ressources particulières de sa région : le pays Iroquois était riche de rivières et de lacs, quant aux Algonquins, ils ne devaient certes pas manquer d'autres céréales.

L'HARMONIE ORIGINELLE



Qu'allaient donc faire les Iroquois dans cette galère ? Sinon rencontrer d'autres cultures à une époque de l'année - l'été - où il fait bon vivre, où la faune généreuse de l'Océan peut nourrir indistinctement tout être humain, où les aventures amoureuses se multiplient au gré des rencontres, où les enfants participent eux aussi à la vie quotidienne des adultes sans qu'il n'y ait de démarcation pour la Tribu entre travail, loisir, occupations économiques et croisière...

Enfin, il est probable que des échanges d'ordre culturel devaient se produire entre ces Indiens des Forêts et ces Indiens pêcheurs : Jacques Cartier précise : "des choses qu'ils ont, ils nous ont montré par signes comment elles croissent, et comment ils les accompagnent... Ils sont larrons à merveille, de tout ce qu'ils peuvent dérober." Au delà de ces échanges de recettes culinaires, et de ce que Cartier prend pour une appropriation, ces Iroquois avec les français - comme avec les indigènes du Saint-Laurent - communiquent et communient dans un même plaisir de comprendre l'Autre, c'est à dire de le prendre Avec...

Mais de cette appartenance au monde Nord-Américain, l'Européen s'y est toujours refusé : distribuer des couteaux, de la verroterie ou des peignes, certes oui, puisqu'ils sont objets de peu de valeur ; planter une croix, marquée de trois fleurs de lys, afin de bien symboliser leur rédemption - c'est à dire leur rachat...

Pêcheurs de morue, coureurs des bois ou négociants en pelleterie, le seul Jeu auquel s'est livré l'Homme Blanc avec le Sauvage, fut le COMMERCE.

L'Etat, rebaptisé pour la circonstance américaine "Nouvelle France", ou mieux encore "Terre de toutes les promesses" - histoire d'écrire l'Histoire... - ne se nourrissait pas lui, d'économies d'Echange, mais plus précisément d'un marché des Changes ! Le maïs, comme plus tard le castor et sa fourrure se vouait une longue carrière de devises... Du côté des trafiquants, on était là pour "échanger" les biens de ce Monde, du côté des sauvages, c'est bien le Monde que l'on voulait partager...

C'est à partir de ce mensonge que l'Etat se donne des airs de civilisation et que les explorateurs du Canada vont à la rencontre de l'Autre.

La Tribu, elle, n'avait bien sûr aucune défense naturelle à opposer à une telle subversion. La région du Saint-Laurent, entraînée - voire embrigadée - dans la Traite des Fourrures, a tragiquement souffert de ce "progrès métallique" qu'imposait la présence européenne.

Les Algonquins furent les premiers "rabatteurs" des français dans la Traite des Fourrures ; et plus particulièrement les Montagnais. Installés le long du Saint-



L'EUROPEEN «SCHIZOPHRENE»

mais ...



Laurent, ils se trouvèrent donc à l'orée du bois quand le trafiquant en sortit !

Tout un réseau de rivières, de pistes, de lacs, de voies de communication, qui pénètrent très loin dans les Pays "d'en haut". Malgré cette "invitation au voyage", les français ne quitteront que très tard leurs navires. Pour l'heure, c'est presque toujours les pieds dans l'eau, ou dans une barque, au pire sur la plage, que la soi-disante découverte de l'Amérique a lieu.

Des premiers voyages de Jacques Cartier (1534), à l'installation de la Colonie par Champlain (1608) - presque un siècle - c'est le Sauvage inlassablement qui tentera de briser cette frontière : il offre le produit de sa pêche et de sa chasse, accueille, loge et parfois même soigne les français.

C'est encore lui, le Sauvage, qui les aide à construire leurs "habitations", à défricher la forêt, pour y bâtir leurs forts...

Une fois les fossés, les palissades, et les emplacements pour les canons installés, une fois casernés, les français occupent leur temps à des "joies" que ne partageront pas les Indiens : tours de garde, rondes nocturnes, guêts, exercices d'armes, etc...

La porte du fort reste résolument fermée : la "Nouvelle France" ne se fera qu'à huis clos !... Et si rencontre il y a, elle ne se déroulera désormais que codifiée, réglementée, "gendarmisée"...

A l'intérieur de ce "château-fort", l'interlocuteur sauvage est donc devenu un ennemi potentiel : malheureusement, l'embuscade se fait attendre, toute hostilité est absente, aucune troupe belliqueuse n'est à l'horizon...

PROFITEUR !



La GUERRE est suffisamment associée aux Sauvages, dans l'imagerie populaire, pour que l'on tente de déterminer dans quel contexte réel elle est apparue chez les Indiens de la Forêt canadienne.

Et plus précisément, entre les Nations Iroquoises et Huronnes...

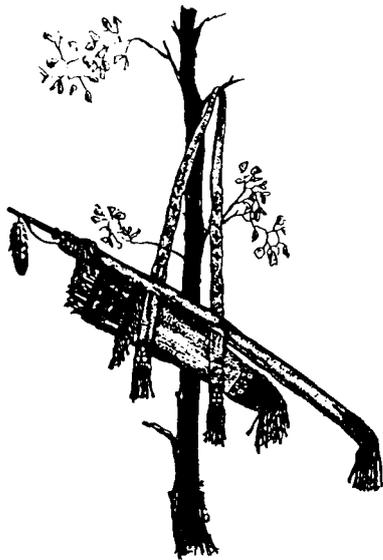
Première remarque relativement peu soulignée dans les ethnographies consacrées à l'Histoire du Canada Français : culturellement, (dans son sens le plus large) Iroquois et Hurons appartiennent à la même Nation. C'est à dire, que la séparation, au sein de cette même "Famille" va être provoquée selon toute vraisemblance par la présence des trafiquants de fourrure. Cette pseudo-distinction entre deux peuples n'existait au XVIème siècle ni d'un point de vue économique, ni d'un point de vue social, ni d'un point de vue linguistique ; elle n'est apparue qu'artificiellement au contact des français, et seulement d'un point de vue politique.

Mais si Iroquois et Hurons sont devenus "frères ennemis", c'est bien justement parce que quelque part, une Fraternité avait été brisée... Et non comme il nous est raconté dans des ouvrages cent fois répétés, que de tout temps les Hurons furent doux et loyaux, alors que les Iroquois étaient eux, cruels et sanguinaires ! Ni les uns, ni les autres, ne furent jamais spartiates ou mercenaires d'un prétendu "Empire" Indien, pour la bonne raison qu'il n'y a aucune trace dans toute l'histoire indienne d'un quelconque projet de conquête territoriale, ni aucune trace d'un quelconque embryon d'armée, à plus forte raison de petits Généraux ou de grands Empereurs !...

Pourtant la Nation Huron-Iroquoise du XVIème siècle avait d'autres belles "lettres de noblesse" (c'est plus tard qu'ils sont devenus nobles, les Sauvages !...)

Il faudrait enfin parler - ou plus simplement les laisser parler - de cette Paix profonde qui caractérisait la vie tribale. Non pas de cette paix d'armistice, des défilés et des victoires, de cette Paix Universelle que l'on doit à l'équilibre des forces, mais aussi au déséquilibre des faibles...

Il faudrait pouvoir raconter la relation profonde qui existait entre ces indiens et la Forêt, entre eux et "les trois Soeurs" - le maïs, la courge, le haricot - et aussi le Castor et l'Orignal et l'Ecureuil et encore tous



**«GUERRE» HURO-
IROQUOISE ...?**



les autres, ceux qu'ils nommaient "les Frères" parce qu'ils étaient de même famille...

Les historiens de Nouvelle-France, eux n'y vont pas par "quatre portages" : la TRIBU est sauvage, guerrière, hostile. L'Etat est donc en Mission, en Lutte, en Fonction...

AUTRE MYTHE !

A l'époque des premiers contacts entre Européens et Sauvages le long du Saint-Laurent, ce n'est pas du côté Indien qu'il faut chercher l'adversaire, le concurrent, le soldat ou l'ennemi...

Les premières violences en Amérique du Nord, sont des actes de piraterie entre pêcheurs de morue!!!

Rapidement, cette pêche "miraculeuse" à la morue est plus ou moins abandonnée au profit d'une autre activité, manifestement plus lucrative : la Traite des Fourrures...

A la différence des pêcheurs Terre-neuviens, dont la seule "fréquentation américaine" fut la Morue, les trafiquants de fourrure eux, furent contraints d'établir des contacts plus rapprochés avec les Indigènes...

Et même si cette "relation" avec le monde Nord-américain peut effectivement paraître quelque peu restreint au seul souci lucratif, il est à noter qu'enfin des européens vont rencontrer des Indiens...

Les équipages de Jacques Cartier, puis bientôt ceux de Samuel Champlain sont constamment accueillis par des populations manifestement heureuses (et curieuses...) de cette rencontre entre deux cultures. Première manifestation naturelle des Sauvages, ils offrent des cadeaux à l'autre - comme une invitation à partager ensemble ce "nouveau monde", comme une offrande symbolique à vivre sur ce territoire et à en accepter ses qualités et sa nature propre : ces objets indigènes offerts aux explorateurs et associés à toute rencontre initiale étaient "produits" et issus du Monde Naturel. Plumes, Os, Coquillages, Bois et Cuirs formaient la matière première de ces présents. Ils étaient la réplique, la correspondance, la marque de la richesse de l'Univers dans lequel évoluait l'Indien...

De tous ces présents - de ces dons résolument en Nature - un seul aura les faveurs des Européens : la Fourrure... Il est clair que ce partage fut orienté délibérément vers le commerce : à partir d'un troc d'objets évidemment déséquilibré (couteaux, hâches, marmites, verroterie, chapeaux, miroirs, etc... "contre" des milliers de fourrures de castors, mais aussi de rats musqués, de loups, de renards, de visons, d'hermines, de martres, de loutres, etc...), les français, puis leurs concurrents anglais, hollandais, suédois, firent de cet échange un marché d'offre et de demande...

Il s'agissait nettement du côté européen d'un "Acte" économique alors que du côté indigène, on perpétuait un "Geste" fraternel et social.

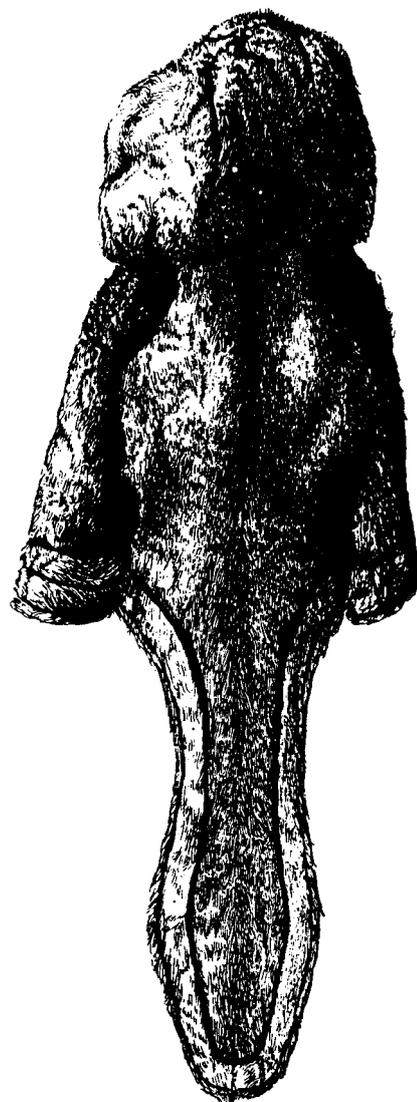
Ces mêmes objets boudés tout au long de l'épopée coloniale puisque sans valeur marchande (boites en écorce de bouleau, habits et mocassins décorés de piquants de porc-épic, vanneries faites à partir de saule, de frêne ou de glycérie, bijoux confectionnés à partir de coquillages, d'os ou de bois...), nous ne les retrouvons que beaucoup plus tard derrière les vitrines de nos musées ethnologiques !

C'est cette supercherie, ce troc mensonger, qui vont rapidement enfermer l'Indien dans une totale dépendance à l'égard de la technicité européenne.

Mais il importe de bien comprendre, avant d'analyser et de décrire les rouages tragiques de la Traite des Fourrures, que cette DEMANDE indienne vis à vis de ces objets manufacturés ne correspond en aucune manière à un "manque" technologique de leurs propres savoir-faire... Il n'y a pas eu dans la Forêt canadienne "d'effet électrique" vis à vis de ces articles de consommation ; les productions économiques des tribus du Nord-Est étaient largement suffisantes et autonomes.

DE L'INVITATION

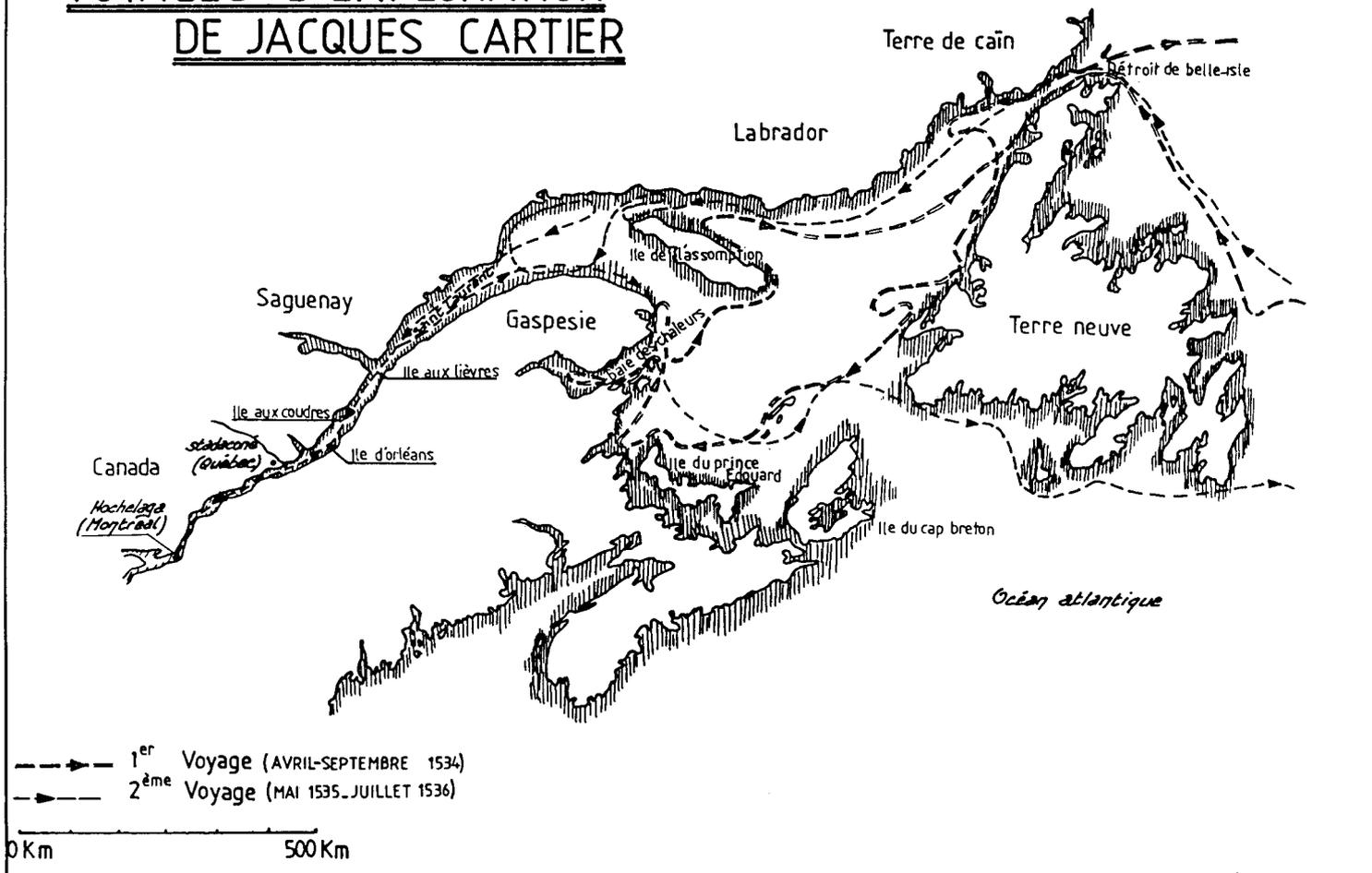
AU PARTAGE ...



A «L'ENTIERE»

DEPENDANCE

VOYAGES D'EXPLORATION DE JACQUES CARTIER



LA TRAITE DES FOURRURES

Le dynamisme même de la Traite provient de ce double mouvement qui alliera intérêt mercantile à l'offre indienne de partager ce "Nouveau Monde".

Cette participation indienne à notre économie de marché (et à ses aliénations...) doit bien être associée à cet élan naturel qu'avait l'Indigène envers l'Autre : règle quasi universelle appliquée dans toutes les sociétés indiennes ; l'Univers étant senti comme un grand Cercle dans lequel tous les êtres et toutes les choses s'interpellent, où chaque existence est empreinte de sa naissance à sa mort d'une "Correspondance" - non d'une Solitude...

S'il y a eu commerce de fourrures, c'est parce qu'il y a eu partenaires commerciaux...

S'il y a eu Offre, c'est parce qu'il y a eu Demande.

Curiosité, désir d'alliance et de parenté, ce "Code moral" de la rencontre avec les Êtres Humains n'a que trop merveilleusement bien fonctionné !...

Pour l'un, échange de produits, pour l'autre, produire de l'échange...

Le Sauvage n'avait nul souci ni considération marchande : recevoir et donner se fondait pour lui dans un geste profondément symbolique qui liait intimement deux partenaires. Mais si le bon plaisir de l'explorateur était de se couvrir de peaux de bêtes, pour qu'enfin il accepte de visiter les villages, de sourire aux femmes et aux enfants, de marcher dans la forêt, de courir les rivières, d'utiliser le canoé et les raquettes, de vivre enfin avec la neige, le feu et le vent, alors l'Indien, le Sauvage, allait solidairement au devant de ce qui lui semblait être le plaisir de vivre.



A bien des égards l'oeuvre de Samuel Champlain rend compte assez clairement de cette entreprise de subversion qui va tout au long du XVII^{ème} siècle, bouleverser non seulement les économies traditionnelles indiennes, mais encore tout l'équilibre social à l'intérieur de la Tribu comme à l'extérieur entre les différentes Nations qui peuplaient le Nord-Est.

Ce fondateur de la "Nouvelle France" fut sans doute le premier officiel français à tenter réellement la découverte du Nouveau Monde ; quelques dizaines d'années plus tard, le résultat de cet "attachement" se révélera catastrophique pour les peuples indiens...

Champlain est le premier à abandonner toute idée (ou presque...) de chercher le "Passage" vers la Chine ; aux aventures exotiques, il préférera l'aventure coloniale. Visiter les tribus qui vivent le long du Saint-Laurent, établir des cartes des terres maritimes comme de l'intérieur du pays, apprendre les langues indigènes avec l'aide des "truchements" (hommes de main et coureurs des bois envoyés par Champlain vivre un long moment au coeur du pays des Sauvages), en un mot, le premier gouverneur de Nouvelle France veut commercer.

Pour lui, point n'est besoin de vérifier si l'Amérique du Nord est un "cul de sac", ce qui l'intéresse, c'est justement le sac !... Car au fond il y a les Fourrures...

Commandités et surveillés assez rigoureusement par les armateurs des ports bretons et normands, ainsi que par les toutes récentes compagnies de traite de l'Europe

mercantile, Champlain s'engage au Canada dans une véritable campagne de déstabilisation à l'égard des tribus algonquines puis huronnes.

Car bien avant l'oeuvre "civilatrice" des gouverneurs et des missionnaires, c'est le marchand que rencontre le "Sauvage"...

CAMPAGNE DE DESTABILISATION



Pourtant comment expliquer ce succès incontestable de la Traite des Fourrures si l'on se réfère à la vision indienne du monde, et non aux ambitions européennes de faire fortune et profit sur le dos du monde - en l'occurrence, uniquement sur son pelage ?

Un simple rappel chronologique des premières relations de Champlain avec les Indiens, donne quelques éléments de réponse à cette question.

Durant toute la première décennie du XVII^{ème} siècle, bien que l'élan naturel des Indiens vers les Blancs (et non vers leurs cargaisons...) soit réel, le commerce des Fourrures n'atteint pas le plein rendement que s'était fixé Champlain : si les Indiens rendent visite aux français dans leurs forts et leurs casernements, il arrive bien souvent, au grand malheur de Champlain, qu'ils soient venus l'âme curieuse, mais les mains vides !... Si quelques uns traitent des pelleteries, la majorité a fait ce voyage pour voir ceux qui ne veulent bien être vus qu'à l'intérieur d'un fortin en démonstration de force et de parade... Plus d'un Indien a dû s'en retourner chez lui le coeur triste, déçu, gêné, voire heurté par tant de gloriole, d'égoïsme et de mépris ; beaucoup ne reviendront plus voir "ces gens-là" ...

Dès lors, Champlain doit multiplier les contacts afin de propager la Traite parmi l'ensemble des tribus algonquines, qui manifestement ne répondent pas de manière suffisante au seul commerce des fourrures.

La toute jeune colonie de "Nouvelle France" (de 1608 à 1640, environ 300 émigrants français vivent en permanence au Canada...) ne peut réellement prospérer si elle se contente d'attendre placidement l'arrivée des canoés indiens pleins à ras bord des ballots de peaux de castor ; Champlain doit exporter son "entreprise" au delà du Saint Laurent : il lui faut créer des filiales, des succursales. Il faut que les premiers Indiens "associés" à la Traite prêchent eux-mêmes la bonne parole à leurs voisins (le faible nombre de français à l'époque interdisait tout démarchage chez les Indiens vivant trop loin des habitations françaises).



GENERALISER

LA TRAITE



Si tu ne viens pas à la Traite, la Traite viendra à toi !

Les cultures indiennes étaient déjà, et bien avant l'arrivée des Européens, soucieuses de rencontre, d'échange et de parenté... Les marchands, sans vraiment le savoir, ont usé et abusé efficacement de cette Amitié qui circulait au sein des territoires indiens. Il a suffi que quelques individus dans une Tribu soient liés à un trafiquant, pour que la diffusion de notre économie de marché, et toute sorte de bouleversements dans les rapports sociaux touchent et blessent profondément l'ensemble de la Nation Indienne. Mais cette "infidélité" - cette trahison, si l'on se réfère à la morale chrétienne occidentale, qui n'avait bien entendu absolument pas cours chez les Indiens - n'aurait pas suffi à provoquer cette rupture dramatique entre des groupes indiens si intimement proches : deux autres facteurs de crise vont plonger les Tribus Indiennes dans une détresse sans recours ; les épidémies et les missionnaires seront tour à tour les agents véritables du désordre et de la subversion qui s'étendront à toutes les Nations du Nord-Est américain...

Les fameuses "guerres indiennes" de la Forêt canadienne sont très certainement à resituer dans ce contexte de drame et de mort que déclenchèrent toute une kyrielle de maladies importées d'Europe et inconnues jusqu'à ce jour des Indiens d'Amérique. La typhoïde, la rougeole, la tuberculose, la fièvre jaune, la scarlatine, pour les plus graves, mais aussi les rhumes et les gripes tout aussi mortels pour les indigènes, produisirent un VIDE, dans tous les sens du terme...

En quelques années, les 2/3 des Hurons, les 4/5 des algonquins sont morts. Parallèlement à ces villages entiers qui disparaissent, le monde animal est lui aussi gravement touché par les épidémies ; beaucoup des rats, "passagers clandestins" des bateaux venus de l'ancien monde, passent eux aussi dans le Nouveau Monde, et se trouvent en grande partie responsables de la diffusion de ce choc épidémique. Les conséquences sont évidemment catastrophiques, encore bien au delà de ce qu'indiquent ces chiffres.

Car avec les hommes qui meurent, c'est aussi la Tribu qui disparaît...

Si les structures - pour ne pas dire les bases - de l'Etat (qu'il soit monarchique ou républicain...) s'appuient sur des institutions et ordres de toute sorte, la Tribu elle, s'appuyait sur les Hommes et sur un territoire.

Les immensités sylvestres ne deviendront canadiennes ou américaines que plus tard. Dans l'immédiat, et dès la fin du XVIème siècle, le monde tribal éclate parce que les hommes périssent : avec eux, des gestes et des techniques artisanales, un savoir-faire (et donc un savoir-vivre) ancestral, des connaissances et des outils issus du monde naturel qu'ils connaissaient, une culture savante et humaine que des gens ordinaires perpétuaient quotidiennement dans le cadre de la relation tribale - sans passer par une quelconque députation, sans être mandatés par un quelconque ministère...

Si la variole tue ces hommes, elle tue aussi un Savoir, une Connaissance, une Tradition. D'un coup, ce territoire jadis partenaire, devient un ennemi : car à la diffusion d'une armée, l'épidémie elle, était invisible...

Et même si les Européens étaient les seuls responsables de la diffusion de ces microbes, rien dans cette Mort ne les rendait directement coupables ; en effet, des groupes indigènes étaient touchés loin de tout contact français. Ces derniers semblaient pour la plupart, eux-mêmes épargnés (excepté les morts dues au scorbut, lié à une alimentation quelque peu "malheureuse"!)...

Comment accepter dès lors cet éclatement mystérieux du monde tribal provoqué par ces épidémies qui emmènent avec elles non seulement des milliers d'êtres chers, mais qui brisent par là même la relation profonde de l'homme avec son milieu...



DES CONSEQUENCES CATASTROPHIQUES





Il faut rappeler encore une fois que le monde naturel, pour l'indien, était senti comme un Parent, un Proche, généreux et sensible.

L'Indien fut toujours à l'écoute de ce monde, en correspondance intime avec les "lois naturelles" qui régissent l'Univers.

Tout n'est plus désormais que désordre et chaos : ces villages de désolation, de maladies, de pleurs et de deuils sont coupés, déracinés, de ce qui fonde l'existence et la vie même du Territoire.

Il faut ajouter à cette catastrophe démographique un vide spirituel et moral immense, qui s'installe dorénavant dans le coeur de ceux qui survivent...

"L'ordre naturel des choses" a basculé, et c'est le monde lui-même qui semble trahir les indiens et les abandonner.

A cette époque de nombreux cas de suicide sont mentionnés...

D'autres indiens tentent malgré tout de continuer à accepter les règles du Jeu de la Vie : les tensions inévitables entre groupes indiens qui naissent de ce désarroi, conduisent des groupes importants à s'allier aux trafiquants de fourrures.

L'impact de la "civilisation technologique" sur ces civilisations indigènes désarticulées, se révèle catastrophique une fois que les Sauvages s'en trouvent prisonniers.

Car aux premiers cadeaux succède désormais un véritable marché "de survie", rendu nécessaire - voire vital - par les pertes immenses provoquées par les épidémies, mais aussi par la disparition d'un potentiel de chasseurs, de pêcheurs, d'agriculteurs ou de cueilleurs...

Les économies indigènes étaient l'oeuvre de tous... Désormais, les femmes assurent les trois quart des tâches domestiques, villageoises et agricoles, tandis que les hommes participent à la Traite ou à des expéditions guerrières; ce sont d'ailleurs bien souvent les mêmes, car Guerre et Traite sont dialectiquement contagieuses...

A cette époque (tout au long de la première moitié du XVIIème siècle), des bandes d'indiens détribalisés se constituent : certains de ces Sauvages, relativement clairvoyants, parlent de "Guerre au Castor"... Poussés loin de leur territoire traditionnel par les famines, les souffrances et les morts, ils compensent - pourrait-on dire - par une surenchère de Mort...

L'arrivée des missionnaires est à resituer précisément dans ce contexte : ils offrent la possibilité de reconstituer le puzzle fragile de la Vie...

Si les missionnaires, après le passage des microbes, arriveront à de réelles conversions, c'est bien parce qu'ils représentaient aux yeux d'un monde tribal en décomposition une issue de secours, un réconfort, une dignité retrouvée.

De toutes les invitations faites aux français de partager cette Amérique septentrionale avec les indigènes, seuls les missionnaires (au début quelques Récollets, assez vite remplacés par les Jésuites plus "efficaces") semblent avoir répondu présent.

Ce sont les premiers - et pendant longtemps les seuls - à accepter l'offre indienne : ils s'installent dans les villages, vivent dans les "longues maisons" ou les cabanes, mangent la nourriture indigène, et semblent enfin se soucier d'autre chose que de Castor !...

Ils consentent à parler des Hommes, du Monde, de l'Univers, du Ciel et de la Terre : l'accueil et la curiosité naturelle des Sauvages les comble de joie, malgré "la fumée omniprésente dans les huttes, les hordes de chien menaçants, et une liberté de moeurs qui pourrait bien tout gâcher !..."

Pour les Sauvages, ces gens-là sont gens "normaux" : c'est à dire qu'ils s'intéressent aux mythologies indigènes, aux cérémonies, aux prières, à tout cet hommage et cet-

LES MISSIONNAIRES PAR LENT ...

te complicité que l'être humain noue avec le Monde...

Malheureusement, au fil des discussions, des longs moments d'écoute et de parole, le missionnaire n'a jamais cessé de se convaincre que la tâche était rude, qu'il était bel et bien dans le fief de Satan, et qu'il fallait à tout prix discréditer "le pouvoir du Sorcier"...

Une fois encore, ce territoire d'échange et de partages multiples n'a pas été foulé par les Européens.

Une fois encore, la Piste Indienne croisera la Ligne droite européenne...

L'action des missionnaires visera essentiellement à se fabriquer, à s'inventer des alliés et un camp d'Indiens christianisés pour mettre à bas l'autre camp, celui des païens.

La Tribu (et particulièrement les Hurons choisis stratégiquement comme "terrain de bataille" spirituel...) va donc se trouver traversée par la Lutte des Classes, qu'elle soit l'oeuvre du Commerce ou de la Foi.

Il est significatif de constater que pendant longtemps l'effort des Jésuites portera essentiellement sur les rites funéraires des Hurons : des pages entières de leurs "Relations" (livres de bord, écrits et publiés annuellement) sont consacrées (!) à la description des sépultures, des cimetières, et des usages mortuaires des Indigènes.

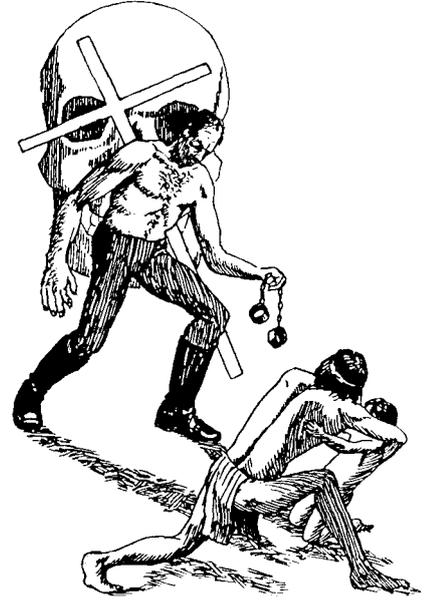
La tombe Indienne est évidemment une occasion facile à saisir pour l'entourer et la recouvrir d'idoles, de fétiches, et de statuettes "infidèles".

Il eût été bien difficile, pour ces hommes en Mission, de trouver parmi les mille visages dont s'ornait la vie quotidienne dans les villages indiens, une "Croix" et une "Banière" qui eût pu officialiser de manière aussi artificielle et arbitraire cette séparation imbécile entre les Convertis et les Profanes, les Chrétiens et les Païens, les Bons et les Mauvais.

Désormais, il y aura à l'intérieur des villages Hurons, des cimetières chrétiens, des messes, des cultes, des cérémonies, rendues par et pour les Sauvages Christianisés...

Dans les années 1630, Jean de Brébeuf s'entretient avec un Huron de l'origine du monde ; l'Indien lui conte qu' "une femme nommée Eataentsic tomba du ciel dedans les eaux, dont était couverte la terre et peu à peu se découvrit la Terre elle-même". Brébeuf demande alors à cet interlocuteur quelque peu "naïf" : "Qui a créé le Ciel et la Terre qui se découvre ?". Le Missionnaire explique ensuite, croyant son exposé catéchisant imparable, que c'est Dieu qui est à l'origine de la création du Monde... L'Indien lui répond : "Où était ton Dieu avant la création du Ciel, des Eaux, et de la Terre ?"...

MAIS C'EST POUR MAUDIRE



Les Trafiquants de fourrure, comme les Missionnaires, comme plus tard les colons mirent en péril non seulement les peuples indigènes du Nord-Est américain, mais aussi et surtout les cultures et le Territoire Tribal qui en était le fondement.

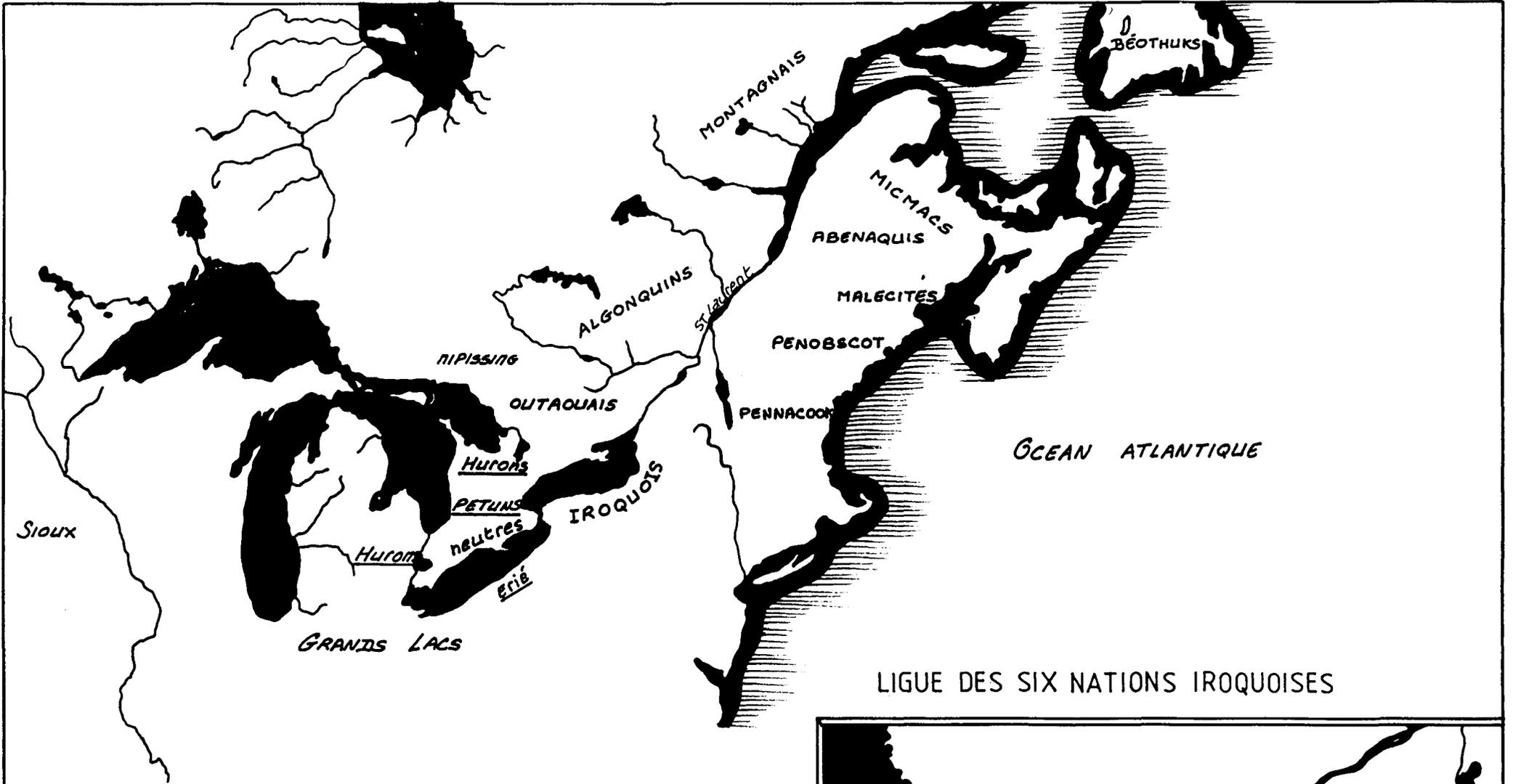
L'Ancien Monde n'a pas conquis le Nouveau au sens économique ou politique du terme ; s'il l'a dépossédé - ou tenté de le faire - c'est plutôt en supprimant ce visage qui lui faisait offense de tant de couleurs, alors que chez nous il fut toujours bien "pâle".

Si le monde Iroquois s'est opposé - et violemment à une certaine époque - à cette subversion européenne, c'est bien parce qu'il avait senti que quelque chose d'essentiel aux Etres Humains était en train de disparaître... Ce même quelque chose qui donnait à la vie Indienne Nord américaine sa puissance et son humilité, "sa sauvagerie" et son habileté, ce dialogue généreux, comme ce silence confiant qui faisait de chaque Etre naturellement un Semblable...

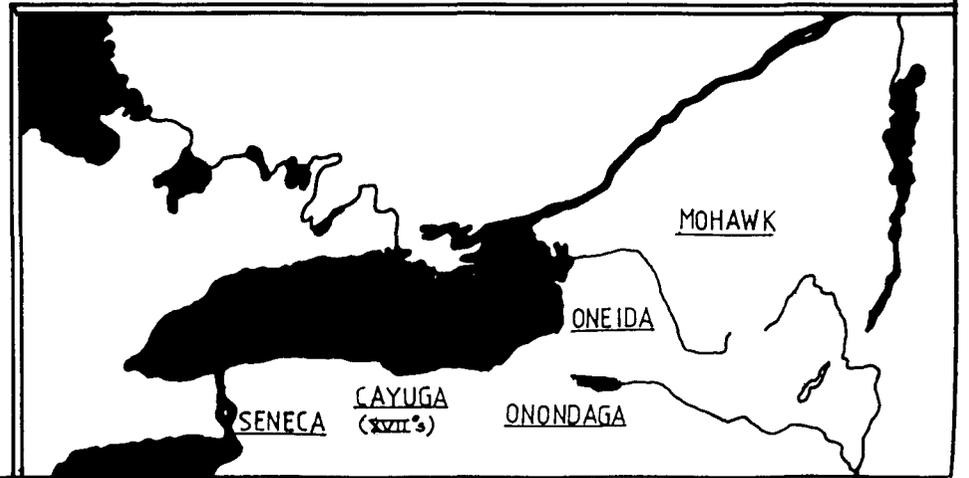
Dans les forêts du Nord-Est, la Rencontre a pris l'allure d'une lutte dramatique entre 2.000 ans d'Histoire et 20.000 ans de Souffle.

C'est pourtant le même Ciel que peuplent les Etoiles... Il faut croire que tous ne peuvent pas voir et suivre la bonne...

-Pascal Kieger-



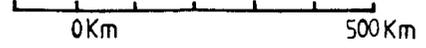
LIGUE DES SIX NATIONS IROQUOISES



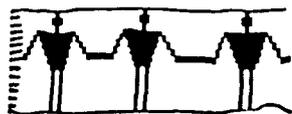
LES TERRITOIRES DES "SAUVAGES" AU XVII^e siècle.

IROQUOIS

Echelle:



LA LIGUE DES SIX NATIONS

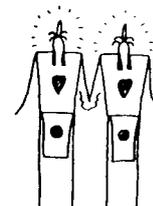


MODELE ETHICO-POLITIQUE



Les Hau de no sau nee, peuple de la Longue Maison, que les Européens connaissent sous le nom des "Six Nations" iroquoises, habitent leurs terres depuis des temps immémoriaux. On dit qu'avant l'arrivée des Européens les nôtres étaient un peuple heureux et prospère, que nos terres pourvoyaient abondamment à nos besoins, que notre peuple menait une vie longue, saine et fructueuse, que nous étions un peuple riche des dons de notre pays; et pendant tout ce temps, nous vivions en paix. (...)

Nous avons depuis longtemps délimité les frontières de notre pays et conservons depuis longtemps la jouissance exclusive des régions qui le composent: ces territoires ont constitué la définition même, économique et culturelle, de notre Nation. Les Hau de no sau nee sont un peuple à part entière, avec ses propres lois et coutumes, ses territoires, son économie et son organisation politique. Les Six Nations ont tous les attributs définissant une nation. D'ailleurs, notre organisation politique et sociale est une des plus complexes dans le monde actuel. Le Conseil des Six Nations est également un des plus anciens gouvernements qui ait fonctionné, sur cette planète, de façon continue. Nos institutions politiques et sociales ont inspiré quelques unes des institutions et philosophies les plus essentielles du monde moderne: Gayanashakgowah, la Grande Loi de la Paix, notre Constitution, est le plus ancien document du monde qui soit encore en vigueur et qui ait prôné ces libertés fondamentales dont les démocraties occidentales revendiquent depuis peu la propriété: liberté d'expression et de religion, droit des femmes à participer au gouvernement, concepts de séparation, d'équilibre et de contrôle des pouvoirs...



Ce sont des idées que les colons blancs ont acquises au contact des peuples natifs américains et, en particulier, des Hau de no sau nee. Les philosophies du monde socialiste remontent, elles aussi, dans une certaine mesure, à ce contact; Lewis Henry Morgan, décrivant notre structure économique, l'a qualifiée de "communiste et primitive". Et Karl Marx a utilisé les observations de Morgan pour élaborer son modèle de société post-capitaliste et sans classes. Le monde moderne, depuis les quatre derniers siècles, a donc été influencé par nos traditions, mais les théories de démocratie et de société sans classes se sont développées à partir d'interprétations en rupture avec la véritable nature de nos idéaux. Notre processus de libération ne se limite pas à nous, humains, mais inclut les autres formes de vie qui nous entourent et que nous opprimons. (...)

Nous nous souvenons encore des instructions originelles des "créateurs de la vie" en ce lieu que nous appelons Etenoha, Terre-Mère, et nous sommes les gardiens spirituels de ce lieu. Nous sommes les Ongwheonwe, le Peuple réel. (...) Nous partageons une culture que nous appelons Ongwehonwekah. (...) La force qui guide notre confédération réside en son adhésion aux principes de la Grande Loi de la Paix. La naissance de celle-ci remonte à l'époque de la guerre entre cinq nations, au commencement de l'humanité. (...) On dit que plus l'homme se développa, plus il se mit à dépendre de sa propre pensée et à dédaigner l'Intention Originelle; c'était une période sombre pour l'Iroquois qui souffrait, mené par des chefs bornés. Déçu, le Créateur décida d'intervenir et envoya Deganawidah, le Faiseur de Paix, qui a établi les principes de la Grande Loi. (Synthèse du Message iroquois au monde occidental-Akwasasne Notes 1977- édité intégralement par le CISIA de Nantes)



la légende

de Deganawidah

On dit que Deganawidah est né à TKAHAANAYE, un campement huron sur la rive nord du lac Ontario, non loin de l'emplacement de la ville moderne de Kingstone.

Avant sa naissance, comme c'est la coutume chez les Iroquois, un rêve révéla son nom à sa grand-mère. Un messenger au Grand Esprit vint à elle et lui dit :

"Telle est la volonté du maître de la vie, celui qui porte les cieux : ta fille, une vierge, donnera naissance à un enfant qui se nommera Deganawidah le maître des choses, celui qui apporte avec lui les messages de la paix. Toi et ta fille, prenez soin de lui, car il a beaucoup à faire en ce monde.

- Quelle doit être sa tâche ? demanda la grand-mère.

- Sa tâche est d'apporter paix et longue vie aux peuples de la terre, répondit le messenger. Lorsqu'il sera adulte et voudra quitter votre maison pour répandre le nouvel esprit à travers les nations, vous ne devrez pas le retenir."

C'est ainsi qu'un jour, devenu homme, Deganawidah dit à sa mère et à sa grand-mère :

"Je vais à présent confectionner mon canoë, car le temps est venu pour moi de me mettre en route et d'accomplir ma mission de par le monde. Sachez que, loin d'ici, à travers maints lacs et rivières, au-delà de notre plan d'eau, je pars à la recherche de la fumée du Conseil des Nations, là-bas, vers le soleil levant. Il est de mon devoir de faire cesser l'effusion de sang qui sévit chez les humains.

- Mais ce canoë est en pierre ! lui dit sa grand-mère ; il ne flottera jamais !

- Il flottera, répondit Deganawidah ; et ce sera d'ailleurs le signe que mes paroles sont vraies."

Il s'installa dans le canoë et, très vite, ne fut plus qu'une silhouette sur le lac. Deganawidah traversa le lac Ontario (SGANYADAIF-YO, le beau lac) et arriva en vue du pays iroquois. Approchant du rivage, il scruta l'horizon, y cherchant des traces de fumées, mais rien. A cette époque, tous les camps étaient adossés aux collines qui, de leurs pentes escarpées, protégeaient les villages palissadés contre leurs ennemis. C'étaient de sombres jours, car les cinq nations iroquoises étaient toutes impliquées dans des guerres intestines qui les affaiblissaient et en faisaient une proie facile pour leurs ennemis jurés, les algonquins ADIRONDACK ; ceux-ci leur fondaient dessus depuis le nord de ce qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle Angleterre. quand ce n'étaient pas les loups et les Mohicans de la rivière Hudson qui les assaillaient par l'Est.

Alors que Deganawidah allait accoster, il vit des silhouettes d'hommes que la distance rendait floues, et qui couraient le long de la berge ; c'est que quelques chasseurs avaient remarqué le halot de lumière émanant du canoë de pierre blanche et accouraient pour venir voir ce qu'il en était. Alors Deganawidah dirigea son canoë vers eux, accosta rapidement, sauta sur la berge et se tint devant eux.

Lorsqu'il avait construit son canoë et qu'avec l'aide de sa mère et de sa grand-mère il l'avait mis à l'eau, il avait fait ses adieux : "N'espérez pas me revoir, car je ne reviendrai pas par ici. Si vous voulez savoir si tout se passe bien pour moi, allez au sommet de cette colline, là-bas, où vit un arbre solitaire. Entaillez-le de vos hachettes ; si du sang coule de la blessure, alors vous saurez que j'ai péri et que ma mission a échoué. Sinon, c'est que tout va bien et que ma mission est remplie."...

QUERELLES

Regardant autour de lui, il vit que la région était vierge de tout champ de maïs. "N'y a-t-il donc aucun campement par ici ? demanda-t-il aux hommes.

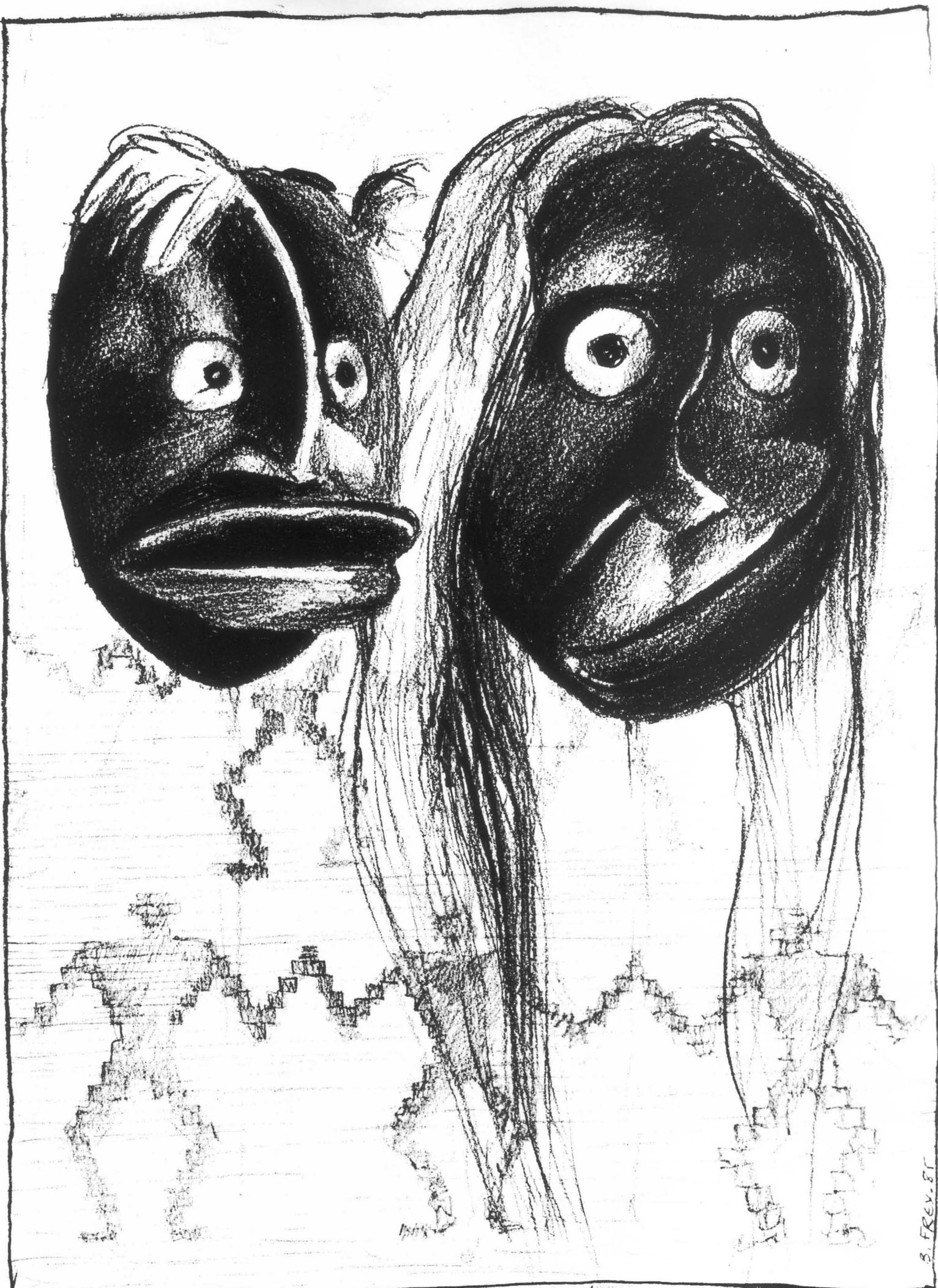
- Non, répondirent-ils.

- Alors qu'est-ce donc que vous a amenés dans un lieu aussi désolé ?

- Nous chassons ; nous avons fui notre camp où il n'y a plus que des querelles.

- Retournez à votre camp, dit Deganawidah ; faites savoir à votre chef que les bonnes nouvelles de puissance et de paix sont arrivées et qu'il n'y





B. FREY. ET

MASQUES DE LA SOCIETE DES FAUX VISAGES - IROQUOIS -

aura plus aucune querelle en son village. S'il demande quand la paix viendra, dites lui seulement : "elle viendra".

- Qui es-tu pour nous parler ainsi ?

- Je suis Deganawidah ; je viens du soleil couchant et vais vers le soleil levant. Pour le monde entier je m'appelle Deganawidah."

Quand il redescendit vers la berge et retourna à son canoë, les hommes, à la vue de celui-ci, n'en crurent pas leurs yeux. Etant rentrés à leur camp, comme Deganawidah le leur avait demandé, ils se rendirent auprès de leur chef et lui dirent : "les bonnes nouvelles de puissance et de paix sont arrivées."

- Qu'est-ce que cela signifie ? demanda le chef.

- Qu'il n'y aura plus de querelles dans le camp.

- Et qui vous a dit cela ?

- A travers le monde, on l'appelle Deganawidah.

- Mais où l'avez-vous vu ?

- Sur le grand lac. Il est venu du soleil couchant et va vers le soleil levant. Son canoë est de pierre blanche et se déplace comme l'éclair."

Alors le chef pensa à tout ce qui se passait : son village était en guerre ; ses hommes bloqués derrière des palissades étaient torturés par la faim et passaient le plus clair de leur temps à se quereller...

"D'où la paix peut-elle bien venir ?

- Elle viendra, répondirent-ils.

- C'est vraiment un don du ciel : Des nouvelles de cette nature apportent la paix dès l'instant où les hommes y croiront. Tout, alors, sera clair dans leur tête et ils sauront que la paix doit régner.

C'est ainsi que Deganawidah passa de camp en camp, trouvant que les hommes, finalement, voulaient tous la paix et que, pour la faire, il leur suffisait de penser que les autres la désiraient aussi.

Mais auparavant, après avoir quitté les chasseurs, il avait cherché la maison d'une femme qui se trouvait sur le sentier que les guerriers utilisaient lors de leurs raids vers l'Est ou vers l'Ouest. Quand il y était entré, cette femme lui avait offert à manger, puis il lui avait demandé de faire connaître son message :

"Je le tiens du maître de la vie ; ce sera la fin des guerres entre l'Est et l'Ouest.

- Comment cela se passera-t-il ? demanda-t-elle, elle qui avait justement l'habitude de nourrir les guerriers partant vers l'Est ou vers l'Ouest.

- Le message que j'apporte, c'est que tous les peuples vont s'aimer et vivre en paix tous ensemble. Il se décompose en trois parties : la Vertu, la Santé et le Pouvoir ; et chacune de ces parties se divise elle-même en deux branches : la Vertu signifie la justice instituée entre les hommes et les nations, et le désir de voir cette justice aboutir. La Santé est celle du corps et de l'esprit ; elle signifie aussi la paix, qui est l'émanescence d'un esprit sain dans un corps sain. Le Pouvoir est l'autorité, l'autorité de la loi coutumière portée par une force assez grande pour que la justice règne ; il signifie aussi religion, car la justice comme principe est la volonté même du maître des cieux et l'effet de sa sanction.

« LA PAIX VIENDRA... »

- Ce message est bon, dit la femme ; mais un mot n'est rien tant qu'il n'a pas pris forme concrète et n'a pas commencé à transformer le monde. Sous quelle forme apparaîtra-t-il aux humains ?

- Il prendra la forme de la longue maison dans laquelle il y a plusieurs feux, un pour chaque famille, et où tous vivent sous un même toit et l'autorité d'une mère. Les cinq nations qui vivent ici séparément, chacune ayant son propre feu de conseil, cohabiteront désormais en paix sous le même esprit, ne respecteront plus qu'une seule et même loi : PENSEE remplacera TUEUR, et un état sera né.

- C'est vraiment un bon message, dit la femme, je l'agrée de tout coeur !

- Voilà ce qui se passera dans cette grande maison : les femmes garderont les titres des souverains ; elles nommeront les chefs. Parce que c'est toi, MA MERE, qui a été la première à accepter les bonnes paroles de paix et de force, on te nommera JIGONHASEE -le nouveau visage- car ton expression témoigne bien du nouvel esprit ; et tu seras reconnue comme étant la Mère des Nations.

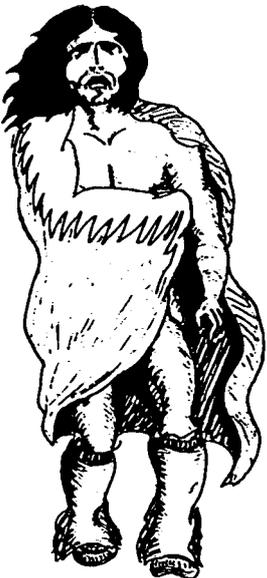
- Je suis une femme et ne fais pas la guerre. Ma tâche à moi est de nourrir les guerriers passant devant ma porte et partant vers l'Est ou vers l'Ouest. Ils doivent eux aussi accepter le nouvel esprit, sinon la tuerie ne cessera jamais. Où porteras-tu ton message la première fois ?

- Je vais vers le soleil levant.

- La direction que tu prends est dangereuse, dit JIGONHASEE ; c'est là-bas que se trouve la maison d'un homme qui mange les humains.

- C'est justement pour cela que j'y vais, pour écarter de si mauvais esprits et faire en sorte que tous les hommes puissent sans craindre aller d'un endroit à un autre."

- Quand Deganawidah arriva à la maison de cet homme, il grimpa sur le toit et resta couché sur le ventre près du trou de cheminée. Il attendit ainsi jusqu'à ce que l'homme rentre, chargé d'un corps humain à déposer dans la marmite au-dessus du feu. Deganawidah se pencha et regarda bien droit vers le bas. l'homme se penchant sur sa marmite y vit un visage qui le fixait... celui de Deganawidah se réfléchissant dans l'eau ; mais il pensa que c'était le sien !



Il y avait dans ce visage une sagesse et une force que jamais il n'avait vues, ni aurait espérer avoir un jour. Il s'assit dans un coin de sa maison et se mit à penser : "C'est une des choses les plus extraordinaires qui soient ; jamais une telle chose ne s'est produite ; je ne me voyais pas du tout ainsi... c'était un grand homme qui me regardait là, dans la marmite ! Il faut que j'y retourne afin de m'en assurer." Il y retourna et ce fut bien le visage d'un grand homme qui lui fit face à nouveau. "C'est vrai, c'est mon propre visage, dans lequel je peux voir Sagesse, force et vertu ; pas du tout celui d'un anthropophage. Cela ne me ressemble donc guère d'agir ainsi !".

Il sortit de sa maison, vidant la marmite entre les racines d'un arbre éventré.

"A présent, je change mes habitudes, dit-il ; je ne tuerai plus d'hommes, ne mangerai plus leur chair. Mais ce n'est pas suffisant ; l'esprit est plus difficile à changer et je ne pourrai jamais oublier la souffrance que j'ai causé ; je suis irrémédiablement devenu un misérable ! Peut-être quelqu'un viendra-t-il ici qui me dira comment réparer tout le mal que j'ai pu faire à mes semblables ?

Rentrant chez lui, il trouva Deganawidah ; ils s'assirent autour du feu, l'un en face de l'autre. L'homme lui raconta ce qui venait de lui arriver.

"Vraiment ? C'est une histoire magnifique ! Tu viens de changer le cours même de ta vie ! Le nouvel esprit est venu à toi, je veux dire la vertu, la santé et le pouvoir. Et si tu te sens misérable, c'est que ce nouvel esprit s'accommode mal des vieux souvenirs. Guéris toi de ton passé en oeuvrant pour faire prévaloir la justice. Apporte la paix dans tous les endroits où tu as pu blesser l'homme. Travaille avec moi à la propagation des bonnes nouvelles de pouvoir et paix.

LE NOUVEL ESPRIT

- C'est un bon message, dit l'homme ; j'en embrasse la cause. Maintenant, quel est ce travail que nous allons entreprendre ?

- D'abord, mangeons. J'irai dans les bois chercher notre nourriture. Toi, va jusqu'à la rivière chercher de l'eau pour la marmite. Mais sois prudent ! Prends la dans le sens du courant, on ne doit pas contrarier les forces de la nature."

Quand Deganawidah revint des bois, il portait sur ses épaules un cerf aux larges andouillers.

"C'est sur la viande du cerf, dit-il, que le maître des cieux m'a signifié que les hommes doivent se nourrir ; et les andouillers seront placés sur leurs têtes. Les Grands hommes porteront les cornes d'autorité et, grâce à ces emblèmes, tous les hommes connaîtront ceux qui administreront le nouvel ordre de paix et de pouvoir que je suis venu établir.

- Comment s'appellera ce nouvel ordre ?

- Quand ils ne seront plus qu'un, il sera désigné par KANONSIONNI, la Grande Maison, la ligue et KAYANEPENHKOWA la grande paix ou la grande loi.

Non loin de là vivait le chef des ONONDAGA, appelé ATOTARHO, un sorcier maléfique. Il tuait et dévorait tous ceux qui l'approchaient là sans y être conviés ; il était si fort que lorsqu'il agitait les bras tous les oiseaux passant au-dessus de sa maison tombaient morts à ses pieds. Il avait un corps tordu, un esprit pervers et sa chevelure n'était qu'un amas de serpents entremêlés. On le fuyait et le son de sa voix faisait frissonner de terreur le pays tout entier. Il était donc très puissant et Deganawidah savait que jamais la cause de la paix ne pourrait l'emporter sans lui. "Tu iras voir ATOTARHO, dit Deganawidah, car il est, comme toi, ONONDAGA. Il est répugnant, mais nous avons besoin de lui. Quand il te demandera ton message, dis-lui que c'est la vertu et la santé et que, quand les hommes en prendront conscience, ils cesseront de s'entretuer. Il ne t'écouterà pas et te chassera ; alors tu reviendras à lui et, à la fin, tu l'emporteras sur lui. On te nommera HIAWATA, -celui qui peigne- car tu parviendras à démêler les serpents des cheveux d'ATOTARHO."

Avant de continuer son périple vers le soleil levant, à chercher des signes de fumée témoins de présences humaines, Deganawidah rendit visite à ATOTARHO pour préparer son esprit au message de HIAWATA. Il trouva le sorcier assis sur un grand rocher au fond d'une étroite vallée : "Je suis venu préparer ton esprit aux bonnes nouvelles de paix et de pouvoir. Quand les hommes accepteront ce message, ils cesseront de tuer et le sang ne coulera plus dans ce pays." La tête d'ATOTARHO grouillait de serpents et son corps était tout recroquevillé. Il aimait la disharmonie et détestait la paix, mais il ne l'avoua point, car son esprit était tordu et ses actions mauvaises et hypocrites.

"Quand cela ? pleura-t-il, avec les fausses larmes de celui qui doute et tue les hommes en détruisant leur foi.

- Cela viendra : je viendrai avec HIAWATA qui démêlera les serpents de tes cheveux."

De là, Deganawidah reprit sa course vers le soleil levant, vers le pays de KANIENGA, la nation des pierres à feu, les MOHAWK.

En bas des chutes de la rivière du même nom, il dressa son camp et, dans le crépuscule, s'assit sous un grand arbre et fuma sa pipe. Un homme de KANIENGA passant par là le vit et lui demanda qui il était :

"Je suis Deganawidah ; le grand créateur duquel nous descendons tous m'envoie établir la grande paix parmi vous.

- Il n'y a pas de paix ici. Mais je t'emmènerai à mon village et tu expliqueras ce message à mon peuple.



K
A
N
I
E
N
G
A

Entendant parler du Pouvoir de la raison et de la loi, les Mohawk furent contents. Mais les chefs étaient prudents et se tenaient en retrait. Le chef de guerre lui dit : "Tu parles bien, mais à l'Est et à l'Ouest vivent des tribus puissantes qui sont toujours en guerre avec nous. D'où peut bien venir la paix ?

- Elle viendra avec les paroles de la loi, la grande loi liée à la paix.

- Ce que dit cet homme est bon, mais est-ce vrai ? Qu'il nous donne un signe. Qu'il monte au sommet d'un grand arbre près des chutes ; puis nous couperons l'arbre qui tombera de la falaise. Si demain, au soleil levant, cet homme vit encore, nous écouterons son message."

Tout le village se rendit jusqu'à l'arbre.

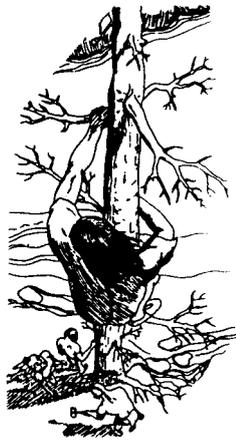
Deganawidah grimpa sur la branche la plus élevée ; on coupa l'arbre qui s'abattit de la falaise dans l'eau. On regarda s'il remontait à la surface rien ! "Nous reviendrons au soleil levant, dit le chef de guerre". Le lendemain matin, avant le lever du soleil, un homme de KANIENGA allant à l'endroit de la chute vit, non loin de là, s'élever une colonne de fumée dans les champs de maïs : c'était Deganawidah. Quand l'homme rentra au village et raconta ce qu'il avait vu, le peuple alla chercher Deganawidah et l'amena à l'emplacement du conseil. Le chef de guerre parla et accepta le message. Alors Deganawidah déclara :

"Le jour vient de poindre et il est jeune tout comme l'est le nouvel esprit, jeune et tendre. De même que le soleil se lève et poursuit sa course dans le ciel, le jeune esprit s'étendra pour amener la prospérité parmi les hommes. Ce sera la paix. Vos enfants et petits enfants et ceux qui sont déjà en terre vivront sous le ciel sans peur."

C'est ainsi que les MOHAWK furent la première nation à prendre fait et cause pour la paix.

Ils furent les fondateurs de la LIGUE.

Franck Van Sante

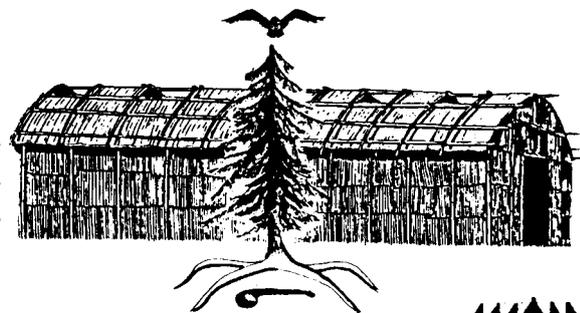


Kanonsionni, le Conseil de la Longue Maison



Il fallait faire en sorte que l'homme ne soit plus un loup pour l'homme; il fallait établir des lois pour tous et pour toujours. Deganawidah, le Pacificateur, rencontra d'abord les plus violents des Mohawk et leur transmit son message; après le peuple de la Pierre de Feu, il rencontra celui de la Pierre debout, les Oneida, puis le peuple des Collines, les Onondaga, celui des Marais, les Cayuga, et enfin celui des Grandes Collines, les Seneca. Ces 5 nations s'unirent en un conseil au cours duquel furent établis à jamais les principes de Gayaneshakgowa, la Grande Loi de la Paix. Il y a peut-être un millier d'années de cela, il fut décidé, au coeur de la forêt, que la hiérarchie verticale et l'existence de territoires spécifiques étaient génératrices de conflits; alors on effaça les limites de ceux-ci, on réglementa la chasse et on garantit sécurité et liberté à quiconque entrerait dans le monde des 5 nations; chacun pouvait se placer sous la protection du "Grand Arbre de la Paix", grand pin blanc à 4 racines représentant les 4 directions.

Le conseil se compose de 50 chefs des 5 nations premières: 8 Seneca, 10 Cayuga, 14 Onondaga, 9 Oneida et 9 Mohawk. Ils sont tous désignés par les femmes et en fonction de leur lignage, reprenant les noms des chefs originels -à l'exception de celui de Deganawidah-. Les chefs de guerre ne peuvent être du conseil; celui-ci se tient à Onondaga. Il n'a ni état permanent, ni pouvoir coercitif ou de décision: il ne peut aller contre la volonté générale; lorsque les chefs se réunissent, ils connaissent parfaitement les souhaits de celle-ci, et leur tâche se borne à exprimer et à entériner un consensus. Chaque session du conseil s'accompagne, à Onondaga, d'une grande affluence, de fêtes et relations conviviales qui participent de l'évènement: le conseil ne fait donc qu'exprimer une décision qui est déjà prise et sa fonction, tout comme son fonctionnement, tient plus du rituel que de la politique. Ce sont les Onondaga qui ouvrent la séance, puis la parole revient aux Mohawk, gardiens de la "porte-est de la Confédération de la Longue Maison"; puis elle est passée aux Seneca, gardiens de la "porte occidentale", qui la donnent aux Oneida qui, eux-mêmes, la donneront aux Cayuga, qui la renverront au centre, aux Onondaga. D'un côté, les Oneida et les Cayuga, frères cadets de la ligue, de l'autre, les Mohawk et les Seneca, frères aînés, et, au centre, les Onondaga. Il y a donc dualité tant au niveau de la Confédération qu'au sein même de la Longue Maison dans laquelle les Onondaga se placent près du feu, symbolisant le centre de la Ligue. Ainsi, lorsqu'une décision est débattue, c'est tout le territoire iroquois lui-même qui se trouve indéfiniment redessiné et resignifié; le déroulement du conseil répète et réaffirme sans cesse la construction de la confédération. La présence des femmes préparant un repas, le fait de balayer le sol au préalable et que les chefs s'asseyent à même la terre, ainsi qu'un ensemble de préparatifs rituels évoquant les dons du monde naturel, tout cela fait entrer dans la longue maison et assister au conseil l'ensemble du monde quotidien iroquois. Le monde indien est toujours un monde du Sacré, et le conseil est finalement un moyen de ritualiser la politique pour l'introduire dans le cadre traditionnel de la Longue Maison, symbole d'unité de la résidence iroquoise. C'est d'ailleurs en référence à ce symbole, que les femmes nomment les chefs; droit "accordé"? Elles n'ont pas de droits à revendiquer, puisque personne ne les opprime; elles nomment les chefs tout comme elles sont au centre même des lignages, tout comme elles donnent la vie: le matriarcat ne leur donne pas plus de pouvoir que le conseil n'en donne aux chefs; ce conseil n'est donc en rien un embryon d'état, il a la fonction symbolique de refonder en permanence l'existence de la Confédération.



Ce conseil se tenait bien avant l'arrivée des européens; contrairement à ce qui est couramment cru, il ne se réduit pas à une alliance militaire visant à une expansion territoriale ou à seulement résister aux colons; c'est son étonnante ancienneté qui lui a permis de survivre aux différentes vagues colonisatrices et de se perpétuer jusqu'en 1986. Tout en maudissant la Ligue, Champlain en reconnut les bienfaits et tenta d'en tirer des enseignements. Ce qui est également vrai, c'est qu'elle eut force de modèle chez les autres peuples et absorba les Neutres, Erié, Hurons, Mohicans etc... les attira peu à peu, et non pas les soumit ou les extermina! (Ce que firent les épidémies, les luttes organisées par Champlain et les missions). Aux menaces militaires, économiques et épidémiques s'ajouta celle des missionnaires s'acharnant contre les traditions "païennes"; les anglicans arrivèrent en 1704 chez les Mohawk. Contrairement aux français, les anglais parvinrent, vers 1765, à organiser l'immigration aux abords de la Longue Maison; les Mohawk, pour préserver la paix, reculaient vers l'ouest et perdaient leurs terres; c'est en 1713 que les Tuscarora, dépossédés, devinrent la 6^e nation de la Ligue. Pour la Couronne et les jeunes Etats-Unis, celle-ci cessa d'exister en 1784, à l'issue du traité de Ghent; vers 1815, le gouverneur de l'état de New York refoula, encore plus loin, les populations indiennes; en 1871, le Congrès américain décida de ne plus reconnaître les nations indiennes et voulut les assimiler. La loi Dawes de 1886 morcela et liquida les territoires. "Exterminer la Tribu". En 1924, le Canada abolit le gouvernement iroquois de Grand River et l'Amérique imposa sa citoyenneté aux indiens afin de les priver de leurs terres. Cela devait être définitivement conclu par les "Terminations Acts" des années 1950, mais fut suspendu vers 1960; en 1949, une délégation iroquoise assista à l'inauguration des Nations Unies à New York; en 1974, en Suède; puis en 1977, Genève... Le Conseil des 6 Nations se tient toujours, coeur de la "renaissance" indienne qui va grandissante.



Si l'admirable résistance de la LIGUE IROQUOISE à la colonisation est le meilleur argument qui permette d'affirmer son antériorité par rapport à celle-ci et donc son ancienneté, il en est un, aujourd'hui, qui démontre de façon irréfutable la rare vigueur et l'étonnante longévité de cette réussite socio-politique: c'est qu'elle ait survécu, successivement, aux puissances armées française, anglaise, canadienne et américaine et qu'en 1985, ayant dû depuis les années 1960, se défendre plus âprement que jamais contre la guerre d'usure que lui livrent ensemble ces deux dernières, elle soit toujours présente et debout sur la scène internationale, analysant le monde et l'entretenant de lui-même et de l'avenir. Dans les pages qui suivent, nous allons tenter de rendre compte des coups qui lui furent portés depuis 1968 et des dangers qui menacent toujours son existence territoriale, mais aussi de ses victoires juridiques, de la force qu'elle tire de son expérience millénaire et des atouts qu'elle sait se donner dans ses luttes.

1968 - 1985 : la Ligue iroquoise et la «renaissance» indienne

Si les nations indiennes peuvent à présent envoyer des représentants à l'ONU, parler dans toutes les grandes villes du monde avec un public de plus en plus large, bien informé de la sauvegarde de leur souveraineté, c'est que, depuis ces vingt dernières années, elles ont dû mener une lutte serrée pour que la "solution finale" ne soit pas encore appliquée de façon définitive à leur existence en temps que peuples ayant une identité territoriale et culturelle. Heureusement, elles ont su réagir à temps et leur réaction s'est produite à un moment propice, c'est à dire les années 60, où leurs voix et leurs luttes, alimentant indirectement la jeunesse d'alors dans sa quête de valeurs humanistes profondes et son opposition à la société de consommation, purent avoir quelque écho au niveau de l'information mondiale.

La réaction devait en effet se produire de façon immédiate et effective, car après que le gouvernement américain dans les années 50 ait tenté de supprimer définitivement toutes les réserves indien-

nes par l'application du "Termination Act", le Canada, imitant fidèlement son aînée, se mit à poursuivre le même objectif en voulant imposer sa "nouvelle politique indienne" qui lui permettrait d'exploiter sans limites les richesses économiques énormes que représentent le gaz, le pétrole, le bois et l'eau de son immense territoire. Comme l'Amérique, le Canada renoncera, momentanément, à prendre une décision aussi tranchée qui l'aurait déjugé aux yeux de l'opinion mondiale; momentanément, car 10 ans plus tard, en 1978, on pourra dénombrer une bonne dizaine de projets de lois visant à annuler l'effet des traités justifiant encore la subsistance des maigres réserves indiennes du territoire américain.

Les **Hau-de-no-sau-nee** ont toujours figuré parmi les nations indiennes les plus actives et les plus opiniâtres à défendre leurs droits et libertés. Aussi n'est-il pas étonnant de les rencontrer au cours de tous les événements significatifs qui ont marqué ces vingt dernières années. Comme nous allons le voir, il se-

rait faux de penser de façon fort évasive que 1968 est l'année d'un miraculeux "renouveau indien" totalement fortuit; si les peuples indiens se sont manifestés, c'est que, d'une part, ils n'avaient jamais renoncé et que, d'autre part, leur existence était menacée comme jamais elle ne l'avait été; ils s'élevèrent courageusement contre leur disparition totale et définitive.

En 1968: Après la création de l'AIM (American Indian Movement) le 28 juillet et celle d'un camp de vie traditionnelle Cree durant l'été, les Mohawk de la réserve d'Akwesasne (St Regis) interdissent le trafic, en décembre, sur le pont Cornwall qui relie les USA au Canada: ils exigent qu'en respect du traité de Jay (1794), on leur permette de circuler librement au sein de la réserve qui se trouve à cheval sur ces

deux pays; il y aura des arrestations.

En 1969: Trudeau propose au gouvernement canadien d'imposer une "nouvelle politique indienne" visant à l'assimilation totale .

En 1970: Parmi les réactions que suscite ce projet brutal, un livre à l'impact certain: "The unjust Society" de Harold Cardinal. Puis le 19 novembre, un groupe de 200 indiens venant de tous les peuples commencent une occupation de 18 longs mois, celle de l'îlot d'Alcatraz, une ancienne prison. En raison du traité de Fort Laramie (1868), Alcatraz, terre non occupée par les blancs, peut l'être par les Indiens qui veulent en faire un centre spirituel et de vie traditionnelle. Le monde sut alors qu'il existait encore des Indiens et qu'ils luttaient pour le respect des traités les concernant.

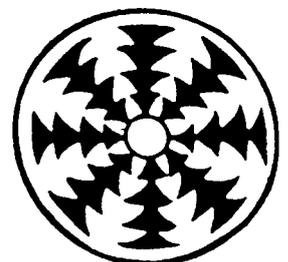
ALCATRAZ 1969

UN GUERRIER
D'AKWESASNE
SE SOUVIENT



Alcatraz occupée, je fus assigné à la sécurité; on me plaça sur le quai avec Leroy, un Dakota; il devait avoir une cinquantaine d'années. Sa maison étant sur le quai même, on peut dire qu'il y était "officier permanent"! Qu'il racontât si bien les histoires nous aida heureusement à passer nos longues nuits de garde. Un de ces soirs, comme nous discutons, il nous parla de son grand-père: "On peut dire que je n'ai aucun atome crochu avec les blancs, et encore moins avec ceux qui assassinèrent mon grand-père. J'étais tout gosse, alors, mais je m'en souviens comme si c'était hier..." Je regardai la haine, l'amertume, la vengeance et la colère qui montaient en lui; ce que disaient ses yeux reflétait si bien ce que son âme devait ressentir... Je fus alors heureux d'être de son côté et de ne pas avoir à l'affronter. Souvent, je l'observais; il se souciait des enfants tristes qui le quittaient toujours avec le sourire aux lèvres; c'est qu'il savait leur raconter les histoires qui les feraient rire. J'avais alors du mal à réaliser que c'était bien le même homme qui était animé de pensées aussi violentes. Un jour, l'alerte rouge... Tout le monde s'était précipité sur les quais; mais je ne vis pas Leroy. Les garde-côtes arrivèrent armés; ils nous dirent que nous étions dans l'illégalité, que nous avions trois minutes pour nous rendre et, sinon, ils emploieraient d'autres moyens. Un de nos leaders répondit que, d'après les traités signés, une terre non occupée par le gouvernement américain peut, au bout d'un certain temps, revenir de fait aux Indiens, et que c'était le cas d'Alcatraz qui, désormais, nous appartiendrait. Alors le capitaine ordonna de nous mettre en

jeu; devant tous ces fusils braqués, je pris peur. Soudain, je vis Leroy jallir d'un immeuble et allumer un chiffon plongé dans une bouteille - tout le long du quai s'alignaient d'énormes barrils de Fuel servant à approvisionner les générateurs et le bateau... - Il s'est arrêté devant les barrils et a crié: "Si à trois vous n'êtes pas partis, je fais tout sauter!" Tous les soldats tournèrent les talons; j'entendis rire quelqu'un de chez nous qui, éteignant le chiffon, dit à Leroy qu'il était un Indien fou. Nous nous sommes tous approchés de lui pour savoir s'il aurait effectivement allumé la bouteille d'essence... Alors, comme cette nuit où il nous parla des blancs, je vis dans ses yeux la haine, l'amertume et la colère; je sus qu'il l'aurait fait et je me demandai alors si ce n'était pas à sa propre fin qu'il voulait arriver. (A-W)



1972: En tout début d'année, création et ouverture de l'école indienne de Survie de Onkwehonweneha; l'éducation traditionnelle remplacera l'enseignement assimilateur des pensionnats. Les autorités répondent par l'arrestation et l'emprisonnement du rédacteur en chef du journal Mohawk "Akwesasne Notes": la tentative d'intimidation échouera, le journal existe toujours (cf. pages suivantes).

Pour protester contre la montée du racisme anti-indiens et les traités bafoués, de nombreux peuples vont se côtoyer à nouveau au cours de la "Marche des Traités Violés" en novembre, qui les mènera à Washington où les manifestants occuperont durant une semaine les locaux du BIA (Bureau des Affaires Indiennes). Une requête en vingt points est officiellement adressée au gouvernement, mais en vain.



1973: Les Mohawk et leur journal "Akwesasne Notes" suivirent de fort près l'occupation Oglala/AIM du site de Wounded Knee (massacre de la bande exangue et désarmée du chef Big Foot en 1890); le retentissement de l'évènement fut à la mesure de l'énorme déploiement de forces policières et militaires. Tout aussi suivi et analysé, le blocage des locaux du ministère des Affaires indiennes et du Canada-nord à Ottawa: refus de l'assimilation systématique des jeunes, du projet d'aménagement hydro-électrique de la baie James (cf. Nitassinan n°2) et de la confiscation de terres appartenant à des peuples de Colombie Britannique.

En 1974: Une cinquantaine d'Indiens Mohawk occupent une partie du Parc National d'Adirondacks pour y installer une école de Survie; allusion est faite à la restitution d'Okinawa aux Japonais... Les manifestations se multiplient sur tout le continent: pour la restitution de territoires ou leur préservation; les écoles de Survie se répandent, mais leur rapide

évolution menace apparemment le "rêve économique américain: des menaces pèsent sur celle de Ganienkeh, on déplore rapidement des "morts par balle perdue" et le camp est assiégé par la police d'état!

A l'automne, les guerriers Onondaga expulsent de leur territoire tous les résidents non indiens devenus trop nombreux (une loi fédérale a prévu en effet qu'un territoire n'est plus réserve indienne dès l'instant où sa population est en majorité blanche...)

En 1975: Première Conférence internationale des Peuples indigènes, à Port Alberni, en Colombie Britannique, fin octobre; elle choisit Onondaga comme siège du Conseil mondial des Peuples indigènes... Et dix jours plus tard, certains "élus" du Labrador approuvent la Convention de la Baie James: perte des territoires de chasse originels et nuisances dramatiques (cf. Nitassinan n°2)... Mais Ganienkeh s'est maintenue et décourage les manifestations de "crainte" des citoyens américains de la région: de graves revers sont ainsi compensés par un précieux investissement éducatif à moyen terme.



GANIENKEH 1974

LA, JUSTE DERRIERE LE PORTAIL, UN TOUT AUTRE MONDE...

Une présence tâtonnant dans le noir venait de me réveiller... J'étais dans une modeste cabane de bois; si tôt, c'était Krakwirakiron; il m'avait prévenu. Comme il sortait, j'entendis à quelques mètres le cri d'un corbeau; le jour se levait sur GANIENKEH. Dans la maison, les huit autres dormaient encore et, parmi eux, les enfants qui ne suivaient pas leur père de si bonne heure. Je me suis rendormi; pour peu de temps, car une des filles, âgée d'une dizaine d'années, s'est bientôt levée pour allumer le feu. Déjà éveillé lui aussi, le petit enfant de deux ans. Alors je me suis levé et suis allé dans la cuisine; le feu crépitait. "As-tu besoin de quelque chose? Demandai-je; si tu veux, je peux aller chercher de l'eau, du bois ou autre chose... - Oui, de l'eau, me répondit la gamine; le puits est près de la rivière." Je pris un seau et sortis. Ganiенkeh est un endroit adorable; surtout le matin à l'aube. Sous la protection de grands arbres, les cabanes. A droite de celle de Krakwirakiron, un petit lac et une île cachant une maison. C'est que le paysage est tout enveloppé de brume. Je passe devant d'autres cabanes; dans le camp, la forêt demeure très dense et le matin, malgré le soleil qui se lève, les sentiers sont encore sombres. Le caquètement des poules, et, tout à coup, une grosse oie qui jaillit avec un grand cri d'un van abandonné. L'agréable senteur du bois qui brûle commence à se répandre; non loin de là, des hommes discutent... Krakwirakiron arrive soudain en courant, il a dû oublier quelque chose; il me demande où je vais - " Au puits! -Il est par là!" Dit-il en me désignant le sentier à emprunter. J'arrive au puits; j'y emplis mon seau. Dans la cabane, à présent éveillés, les enfants déjeunent tous ensemble. Krakwirakiron est déjà reparti! Toute la maison est baignée d'une bonne senteur de café et de pain. Après le petit déjeuner, je décide de retrouver l'endroit où, la nuit dernière, j'avais vu empiler du bois; encore des échos de discussions et de rires... En approchant, je remarque un camion; un groupe d'hommes et d'une ou deux femmes attend en demi-cercle le retour du van. Là, au milieu du chemin, une vache. Un homme jeune, grand, les cheveux tressés, vient de m'appeler; j'approche. "Nous ne pensions pas te voir ici avant que le camion fût chargé! (Je regardai ma montre)... -On m'avait dit que le travail commencerait vers six heures trente et demanderait deux heures; aussi me suis-je débrouillé pour vous aider juste les dix dernières minutes, mais je vois que ça va se passer autrement! (Il rit) -Nous t'attendions, tu sais, et le chauffeur vient à peine de se lever!" Le chargement du camion ne traîna pas; je demandai alors où je pourrais bien trouver de la colle pour réparer mes lunettes cassées. L'un d'eux en avait, je le suivis chez lui. Dans sa maison, sa femme discutait avec un visiteur. Cela fait quelques années que je connais Tony; il a vécu dans plusieurs réserves. Sur les murs, des objets traditionnels et des affiches. Il est en train d'essayer de réparer mes lunettes avec

de la glu... "On est bien ici, mais la saison des cultures passe trop vite; pour les lunettes, je ne sais pas si ça tiendra, il faudra laisser sécher toute la nuit." Tony est un homme costaud à la voix douce; il inspire la sympathie. Il porte les cheveux longs et, aujourd'hui, un anneau à l'oreille droite. "Qu'est ce qui t'a amené ici? -Je visite!" Il va chercher du café. Sa femme et lui vivent seuls; pas encore d'enfants. Après le café, j'essaie les lunettes; ça semble déjà tenir. Sa femme propose une promenade. Nous parlons alors de nos amis communs; tous deux se tiennent la main. Nous passons sur les bords du lac; comme nous approchons de la cabane-cuisine, deux cochons sèment la panique parmi les poules. Une vache est campée sur le chemin; des enfants courent, jouent. A Ganiенkeh, tout sent l'urgence et le sérieux; mais, en aucun cas, la précipitation. Comme les canards ou les vaches, chacun prend son temps. On en arrive facilement à oublier que ces gens sont en guerre et que, de l'autre côté du portail, il existe un tout autre monde. (A.N.)



Le Projet Indien de Ganienkeh

L'histoire de Ganienkeh commence le 13 mai 1974, date à laquelle 700 Indiens de différentes nations décident d'occuper une parcelle de terre, dans les montagnes Adirondacks (Etat de New-York). Après des mois de négociations, un juge de la Cour suprême de l'Etat déclare en mai 1977 que le territoire de Ganienkeh appartient bien à la nation mohawk. Au terme de trois ans de lutte pour faire reconnaître leurs droits, les Indiens vont enfin récupérer 5700 acres de terre, soit environ 2300 ha, sur les 9 millions qu'ils revendiquent.

Les terres ne sont plus assez productives à Moss Lake. En avril 1980, la communauté décide de s'installer sur son territoire actuel, près du lac Miner, où les terrains sont plus propices à l'agriculture et à l'élevage. Depuis cette date, les Indiens, en majorité de la nation mohawk, se sentent enfin libres de vivre en accord avec leurs traditions. Ils ont abandonné leurs réserves (la plus part d'entre eux viennent de Kahnawake au Canada) afin de ne plus dépendre d'aucun gouvernement. Ganienkeh n'a pas un statut de réserve mais de territoire, c'est-à-dire qu'il n'est sous le contrôle d'aucun conseil tribal et ne reçoit aucune aide gouvernementale.

Pour Karoniaktajeh, secrétaire du Conseil de Feu, Ganienkeh est une société guerrière. Il explique : "Pour survivre, il faut lutter... si vous ne pouvez les combattre (les blancs), joignez-vous à eux. Cette voie-là est celle de l'extinction. Se comporter comme un peuple en captivité, c'est une forme sournoise de génocide. Les nations indiennes sont des nations en captivité. Le système des réserves et des programmes d'aide gouvernementale vise à l'assimilation et à l'extermination de la race rouge."

Le Projet Indien de Ganienkeh (G.I.P.) est un système communautaire coopératif, essentiellement agricole. Il a pour but de permettre aux Indiens de devenir financièrement indépendants. Actuellement la communauté de Ganienkeh souhaite acquérir les fermes avoisinantes qui sont à vendre parce qu'elles ne peuvent plus concurrencer les exploitations industrialisées. Cette acquisition rendrait possible la venue d'autres Indiens sur ces terres. Si les Indiens de Ganienkeh font appel à la solidarité des groupes de soutien en Europe ou aux Etats-Unis (églises Méthodistes), en faveur de leur projet, les aides financières ne sont pas suffisantes. Certains membres de la communauté doivent parfois partir plusieurs mois à la recherche d'un emploi, afin de permettre à Ganienkeh de se développer. Malgré ces difficultés économiques, les Indiens vivent en harmonie dans le respect de leur Grande Loi de Paix ancestrale. Après 11 ans d'existence, Ganienkeh est une expérience très positive et devrait inspirer d'autres projets similaires.

Patricia Lejourné . Novembre 1985



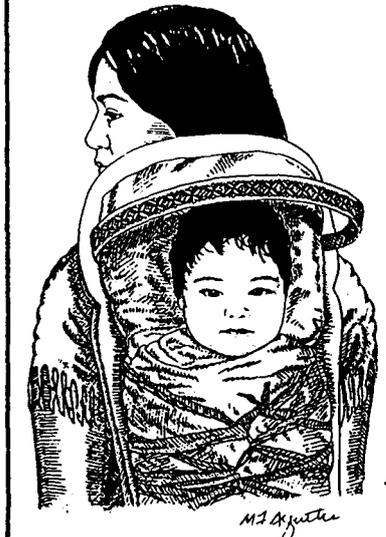
En 1976: Les tensions augmentent, les crimes impunis contre les Indiens se multiplient; Nelson Small Legs se suicide à 23 ans pour faire connaître les luttes de l'AIM. Les réserves Lakota vivent dans le dénuement et la peur.

En 1977: "Akwasasne Notes" nous relate gravement la condamnation de Leonard Pel-tier: double peine à perpétuité pour un innocent proche de l'AIM. Mais les 20, 21, 22 et 23 septembre ont apporté un grand évènement: les représentants de 90 nations indiennes venant de 15 pays sont reçus en délégation au Palais des Nati-

ons à Genève; c'est la première Confé-rence internationale des organisations non gouvernementales sur la discrimina-tion à l'égard des peuples indigènes des Amériques. On institue alors le 12 octo-bre journée internationale de solidarité avec ces peuples. "Akwasasne Notes" nous rapporte intégralement les déclarations des représentants indiens, Oren Lyons pour les Hau de no sau nee. Dès lors, le "12 octobre" sera célébré chaque année, et les leaders indiens ne cesseront plus de sillonner l'Europe, invités par de fervents comités de soutien.

GENEVE 1977

DECLARATION D'OREN LYONS A L'O.N.U.



Que chacun d'entre vous, personnes et Peuples présents à Genève, reçoive les salutations, les vœux de bonne santé et d'amitié que nous vous adressons, nous, les chefs, les mères de clan, nous les guerriers, les hommes, les femmes et les enfants du Peuple Hau de no sau nee, de la Confédération des 6 Nations. Quelques-uns seulement de nos frères rouges de l'hémisphère Ouest, des deux îles de la Grande Tortue, quelques-uns d'entre nous seulement disposent d'un temps très court pour accomplir une grande tâche: à savoir, essayer de vous convaincre du fait que, nous aussi, sommes des êtres humains et, à ce titre, avons des droits. Nous, nations respectant des principes de justice et d'égalité, qui éprouvons une profonde considération pour le monde naturel, nous venons vous dire ici, au nom de notre Mère la Terre et de ses grands éléments, qu'eux aussi ont des droits. Leur avenir nous concerne tous. Le sort des générations futures, de nos enfants, de nos petits enfants et arrière-petits enfants nous concerne. Qu'ils puissent boire de l'eau potable, observer nos frères les quatre pieds avant l'extinction de leurs races, qu'ils puissent jouir des éléments qui nous comblent et sont indispensables à l'être humain, cela nous concerne.

Le Président des Etats-Unis d'Amérique a, sur la scène internationale, mis en avant les droits de l'Homme. Cela nous donne l'occasion de donner notre propre conception à ce sujet; mais il est étrange, en vérité, que pour lui parler des droits de l'Homme, il nous faille voyager si loin vers l'Est et venir sur le continent européen... Cela nous concerne. Il n'y va pas seulement de l'avenir de notre peuple, il y va aussi de celui de tous les peuples rouges de l'hémisphère Ouest. Nous avons reçu des principes de vie en respect mutuel et en accord avec la Création; le Pouvoir n'est pas le propre de l'homme; le vrai Pouvoir est celui du Créateur. Si nous continuons à ignorer le message qui nous a permis d'exister, et si nous continuons à détruire les sources même de notre vie, alors nos enfants souffriront. Vous à qui nous parlons, qui nous écoutez, dites nous, quels seront les responsables? Nous ne ferions pas notre devoir, si nous ne vous parlions pas ainsi. Si cela vous heurte, veuillez nous excuser, mais la vérité doit être dite.

Au début, on a dit que nous n'étions pas vraiment des êtres humains. Pourtant, dans de nombreuses régions, les arguments ne manquent pas qui affirment l'humanité des peuples rouges de l'hémisphère Ouest. Je dois vous avertir du fait que le Créateur nous a tous conçus égaux les uns les autres. Et pas seulement les êtres humains: tous les êtres sont égaux. Vous devez comprendre l'égalité de toutes vies et perpétuer ce principe au nom de l'avenir même de ce monde. L'Economie et la Technologie peuvent vous servir, mais elles vous détruiront, si vous ne mettez pas en pratique le principe d'Egalité. "Profits et pertes" ne signifieront plus rien pour vos générations futures. Nous sommes ici pour très peu de temps et disposons d'une durée très courte mesurée à l'horloge sur ce mur, pour tenter de vous convaincre, vous demander

d'écouter et de comprendre que, si nous sommes concernés, c'est autant dans votre intérêt que dans le nôtre. Ce matin, nos grands-pères de la nation Hopi ont émis une prière au nom du monde, de votre avenir et du nôtre; c'est avec cette idée que nous sommes venus ici, et nous espérons bien que les personnes et les peuples d'où nous venons, vers qui nous allons retourner et que nous allons avoir en face de nous, tireront profit, quels qu'ils soient, de notre déclaration de vérité qui est faite en leur nom à tous, au nom du monde, des quatre pieds, des oiseaux et des poissons qui vivent aussi. D'ailleurs, je ne vois pas ici la délégation des quatre pieds, je ne vois pas celle des aigles; nous oublions et nous nous croyons supérieurs, mais nous ne représentons qu'une infime partie de l'Univers. Nous devrions toujours exactement savoir nous situer: nous existons quelque part entre la montagne et la fourmi et rien que là, comme un simple élément, une parcelle de la Création. Dès l'instant où nous avons pu en être conscients, nous avons été responsables de toutes ces choses. Les éléments, les animaux, les oiseaux, vivent en état de grâce. Eux vivent de façon absolue et ne peuvent se tromper, contrairement à nous, les humains, dont c'est l'apanage exclusif; et quand nous nous trompons sur nos frères, nos propres frères, alors nous agissons de la pire façon aux yeux du Créateur.

Il faudrait la fraternité; les Hau de no sau nee, les Six Nations, les Iroquois, étaient venus ici, il y a 53 ans, pour prôner exactement la même chose: l'unité spirituelle et fraternelle. Des "Nations unies", cela ne représente rien de nouveau pour nous; notre confédération a 1000 ans. La représentation du peuple, rien de nouveau non plus, puisque c'est cela même que nous concrétisons. Disposant de si peu de temps, j'aurai juste voulu vous demander d'ouvrir vos oreilles, vos coeurs et vos esprits et de penser sérieusement à l'avenir des générations et de nos enfants à naître.



En 1978: Le 11 février, toutes les nations indiennes vont participer à la "Plus Longue Marche", 5500 km, d'Alcatraz à Washington. Cette marche durera jusqu'au 14 Juillet, exigeant le respect des droits indiens, des gouvernements traditionnels et des traités, tout cela étant gravement menacé par de nouveaux projets de lois. A l'issue de cette communion, se crée le WARN ("Femmes de toutes les Nations Rouges") dans le Dakota.

En 1979: Les Mohawk informent trop loin et trop bien, leur journal gêne. De plus ils protestent quant à la confiscation de leurs terres par l'état de New York: la police assiège les gens d'Akwesasne à Racquette Point, tue deux personnes et procède à des arrestations.



En 1980: Création retentissante de l'"alliance pour les Black Hills", terre sacrée des Lakota et déclarée en 79 "zone sacrifiée à l'Intérêt national" pour être livrée à des exploitations minières de grande envergure. Par contre, un nouveau point est marqué au niveau mondial: l'ethnocide et les épisodes génocidaires infligés aux peuples indiens sont étudiés et officiellement dénoncés par le Tribunal Russel qui se donne comme objectif de juger et de condamner tous les crimes contre l'humanité qui furent perpétrés par des états oppresseurs.

En 1981: Les conférences, les tournées et rencontres internationales se multiplient et 130 représentants sont à nouveau réunis dans le cadre d'une conférence relative à la défense du droit indigène à la terre. L'Union des Chefs indiens de Colombie Britannique exige des négociations tripartites avec le Canada et la Couronne anglaise désireuse d'annuler tous ses engagements historiques. Ces chefs sont d'ailleurs présents au premier grand "12 Octobre" se déroulant à Paris sur l'ini-

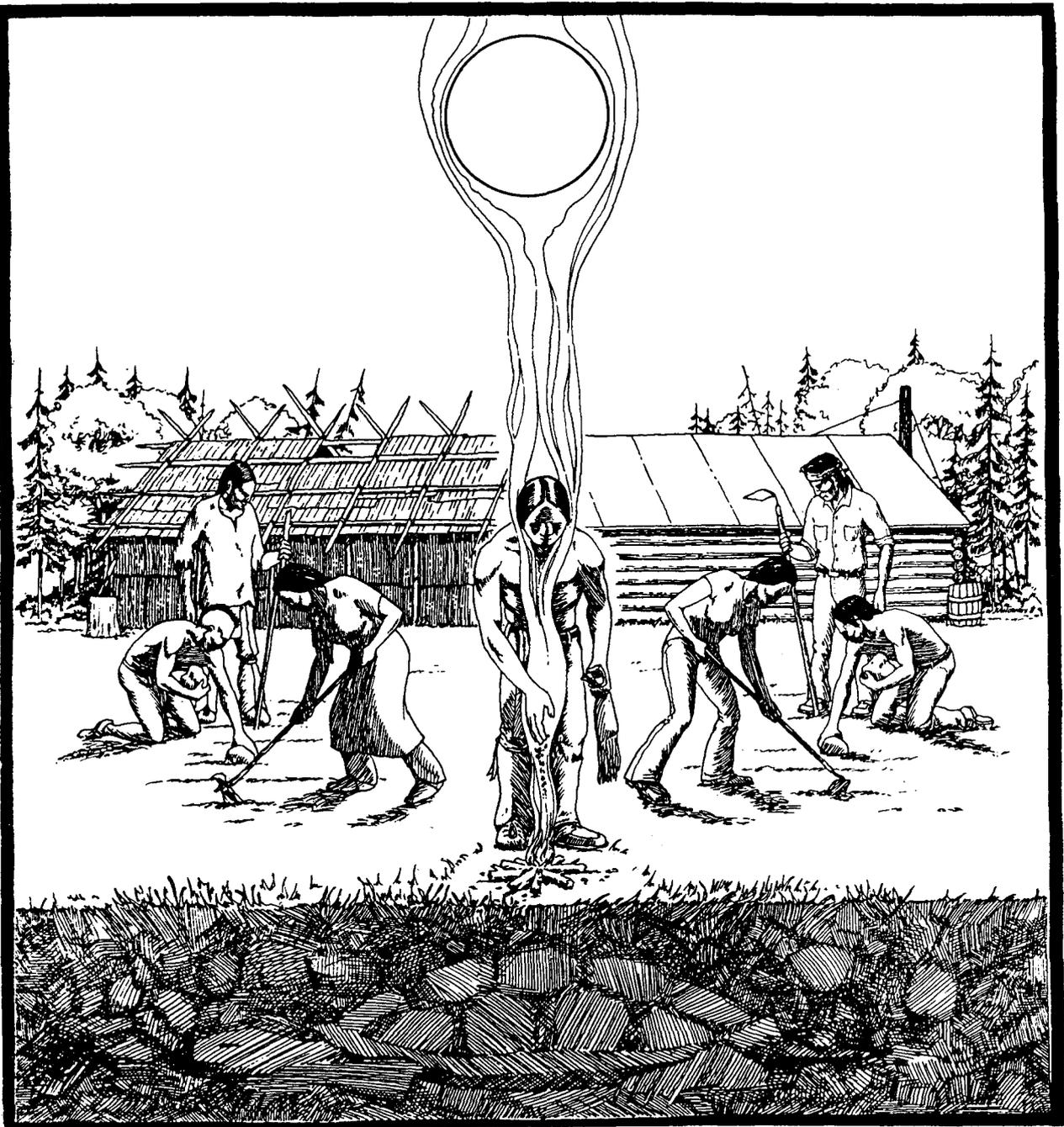
tiative de notre comité, le CSIA, qui réussit également à inviter, entre autres, Bill Whapepah et Robert Cruz (International Indian Treaty Council), Larry et Viky Anderson (Diné-Navajo), Mary Munoz d' Akwesasne, Hazel Law (Misurasata), Miguel Tankamash (Equateur), Aureliano Turpo (Pérou), Pedro Portugal (mouvement indien Tupak Katari) etc... Une très grande jour-

En 1982: L'AIM réunit le premier tribunal indien ouvert à tous les peuples indigènes du monde. Les nombreux contacts internationaux deviennent difficiles à recenser parfaitement. L'anniversaire du 12 octobre est bien institué partout en Europe

En 1983: Plus la menace que représente la

boulimie économique américano-canadienne grandit, plus le militantisme indien se développe, se coordonne, s'organise et obtient d'espoirs juridiques; le pouvoir policier relaie les exigences industrielles et l'on voit grandir également le nombre des indiens prisonniers politiques.

En 1984-5: Les procès de Banks et Peltier sont de plus en plus révélés à l'opinion qui, peu à peu, embarrasse les juges américains. Sur les causes profondes de cette guerre injuste, à savoir les convoitises énergétiques cristallisées sur le sol et le sous-sol indiens, il est par contre impossible de pouvoir espérer en un fléchissement quelconque des



deux puissances industrielles. Le projet de la Baie James, l'exploitation minière des Black Hills, celle du territoire Hopi-Navajo qui promet la déportation des populations en avril 86 (cf. Nitassinan n°3) et le projet "Archipel" de "domestication" du Saint Laurent flouant les nations Hau de no sau nee, figurent parmi les grandes menaces irrémédiablement

ethnocidaire contre lesquelles la résistance indienne du continent nord va devoir plus que jamais se battre. La victoire juridique Oneida début mars 1985 constitue un immense espoir dans ce domaine de luttes et, avec elle, c'est l'ensemble de la Ligue des Six Nations qui continue à ouvrir les voies de la Survie indienne.

ETAT DE NEW YORK Mars 1985

VICTOIRE ONEIDA

(Article de Tony Allen-Mills dans le Sunday-Telegraph du 10.03.85)



La semaine dernière, les Oneida, une tribu membre de la Ligue Iroquoise et établie au nord de l'état de New York, ont prouvé qu'ils étaient d'authentiques héros. C'est par une décision sans précédent, prise par la Cour Suprême des Etats-Unis, que ces Oneida, après deux siècles de batailles légales épineuses, ont, par cette victoire, obtenu que soient enfin reconnus leurs droits originels sur leurs terres ancestrales. Le jugement arrêté leur donne en effet la possibilité de poursuivre en justice les Comtés locaux de l'état de New York pour confiscation frauduleuse de leurs terres il y a de cela 190 ans! Ainsi s'ouvre la voie d'un accord qui pourrait bel et bien amener la restitution de grandes propriétés, qu'elles soient aux mains d'intérêts publics ou privés.

Autrefois, cette tribu ancienne et fière régnait sur 2 200 000 hectares au nord-est des Etats-Unis. De nos jours et depuis longtemps, ils n'ont plus guère qu'un lambeau de terre de 12 hectares. Les origines de la lutte Oneida remontent à la guerre pour l'Indépendance. Pour avoir soutenu les "rébelle" contre les britanniques, les Oneida se virent alors octroyer 40 000 hectares de terres par le traité de Fort Stammix. Puis, en 1795, les autorités chargées de la "mise en valeur foncière de l'état de New York" ont illégalement manipulé les Oneida en leur achetant, au prix dérisoire de 50 cents l'arpent (40 ares), la quasi-totalité de leur territoire... Que la transaction fût illégale, cela n'a jamais fait aucun doute; selon l'Acte de 1793 relatif au commerce et aux relations avec les Indiens, aucune terre ne pouvait être vendue sans l'accord préalable du gouvernement fédéral; or les autorités de l'état de New York n'ont jamais sollicité un feu vert permettant cette fraude.

"Vous devez bien comprendre qu'après la guerre révolutionnaire, les Oneida étaient considérablement affaiblis", explique Ray Halbritter, un "pursang" de cette tribu. "Dans bien des cas, nos aïeux ne parlaient pas l'anglais et communiquaient avec les autorités par l'intermédiaire d'interprètes; ils ne se rendirent compte que trop tard du préjudice qu'on venait de leur causer."

Mais malgré les années, la tribu a su garder vivante cette protestation. Génération après génération, les Oneida ont transmis à leurs enfants la conviction sobre mais brûlante qu'un jour ces injustices seraient réparées; quand enfin l'affaire parut devant la Cour Suprême la semaine dernière, la question cruciale fut de déterminer si les Oneida avaient le droit de demander des dommages et intérêts pour une fraude d'il y a 190 ans. Quatre juges déclarèrent que "l'extraordinaire passage du temps" devait annuler la plainte, mais cinq arrêtaient que "le droit coutumier des Indiens à porter plainte est en ce cas fermement établi". On peut s'attendre, en théorie, à ce que les Oneida ne puissent tirer profit de leur victoire qu'après de longues années de nouvelles batailles juridiques. Mais dans la pratique, on s'attend à ce que les avocats des Indiens et les autorités concernées commencent prochainement à négocier un accord. Mr Jacob Thompson, enseignant Oneida, estime qu'il y a bien assez de place pour une co-existence entre les Indiens et leurs voisins, les fermiers blancs: "Nous pourrions demander réparation à tous les propriétaires de la région et les faire expulser, dit-il, mais nous pouvons aussi nous asseoir à la même table et négocier en êtres humains et raisonnables. Naturellement, nous préférons cette deuxième alternative."



Les Mohawk aujourd'hui

Malgré la ferme volonté gouvernementale de la diviser en lui imposant de façon autoritaire deux "conseils de bande" séparés et illégitimes -en 1884 côté canadien, et en 1802, 1892 et 1948 côté américain-, malgré les violentes intimidations policières et arrestations ayant pour but de lui arracher la liquidation définitive de ses dernières terres, la Nation Mohawk (Ganiengheh) est toujours debout, fermement décidée à lutter encore pour sauvegarder sa souveraineté, sa langue et sa culture. Elle avait d'ailleurs, en 1977, obtenu de l'état de New York la restitution de 5700 acres de forêts; même si ses revendications portaient sur 9 millions d'acres, cette victoire en elle-même fut déterminante car elle démontra le bien-fondé de celles-ci.

La Nation Mohawk, au cours de ces vingt dernières années, a vu sa population augmenter très régulièrement, les retours à la vie traditionnelle étant fort nombreux: elle compte de 25 à 30 000 Indiens qui vivent à Tyiendenaga (N.Y.), à Oka, Caughnawaga (Kahnawake), Brandford et Gibson Reserve (Ontario) et à Altona et Akwesasne (St Regis), cette dernière regroupant de 8 à 10 000 habitants.

"Frères aînés de la Ligue Hau de no sau nee", les Mohawk le sont d'abord dans la légende, pour avoir, les premiers, entendu les paroles de Deganawidah et adhéré aux principes de la Grande Loi de la Paix; ils le sont encore au Conseil qui, de façon immuable, se déroule au sein de la Longue Maison; ils le sont enfin, aujourd'hui plus que jamais, pour leur foi en l'avenir de la Survie et pour les moyens vigoureux qu'ils lui consacrent et qui les placent au tout premier rang des luttes indiennes: Leur journal "Akwesasne Notes" qui, tourné vers le Monde, analyse et informe à propos de tous les Peuples Indigènes; l'organisation d'une société vivant en auto-suffisance et cristallisée autour d'une brillante Ecole de Survie et, enfin, la ténacité avec laquelle ils luttent, comme tant d'autres Peuples Indiens, contre la folie des grands projets industriels qui menacent irrémédiablement et leur éco-système et les générations futures.

JOURNALISME INDIEN

(Condensé des propos de John Mohawk à la Conférence iroquoise sur la Communication à Niagara Falls, les 12-13 avril 1985. Avec la collaboration d'Edith Patrouilleau pour la traduction).

En quoi consistent les responsabilités des gens qui sont chargés de la communication, qui la traitent et la transfèrent? Nous estimons que s'ils agissent sans but ils ne sont pas d'authentiques gens de communication; quant à nous, lorsque nous diffusons une information, c'est

toujours pour une raison bien déterminée. Il nous semble qu'abattre bon nombre d'arbres, fabriquer encre et papier, brûler de l'essence pour la distribution, tout cela ne peut se justifier que si, au bout du compte, les gens contactés reçoivent une information qui les aidera à résoudre leurs problèmes.

Au 17^e et au 18^e siècles, les colons trouvaient généralement que le peuple des Six Nations comptait de grands orateurs; nous avons toujours cette réputation... .. Donnée fondamentale: tant que chacun par le monde sera capable

de pensée rationnelle, on pourra négocier et parvenir à la paix. L'esprit humain est l'instrument le plus puissant qu'on puisse se donner pour résoudre ses problèmes et préparer un futur meilleur. Menner notre peuple vers la paix, la prospérité et le succès nécessite une authentique information de l'esprit humain.

Nous devons nous sentir responsables de nos problèmes et si nous avons toujours compté de grands orateurs, c'est que, de tous temps, nous fûmes tournés vers les nations qui faisaient preuve de raison. Notre culture est brillante et notre peuple a tant à dire pour informer le monde!



Qui sommes-nous? Que sommes-nous? Il faut que dans le monde nous soyons reconnus en tant que peuple. Le sommes-nous, dans ce monde du 20^e siècle, lorsque nous ne parlons que de notre passé et de nos échecs? Sommes-nous réellement une entité reconnue en tant que peuple et prenant place parmi les autres peuples? C'est à cela que doit s'attacher l'information qui passe par nos médias. Si les mots que nous utilisons ne sont pas toujours aptes à servir nos besoins, c'est que nous n'avons pas encore vraiment séché nos larmes, nous ne nous sommes pas encore brossés, que nous n'avons pas essuyé nos sièges ni tout le sang accumulé au cours du

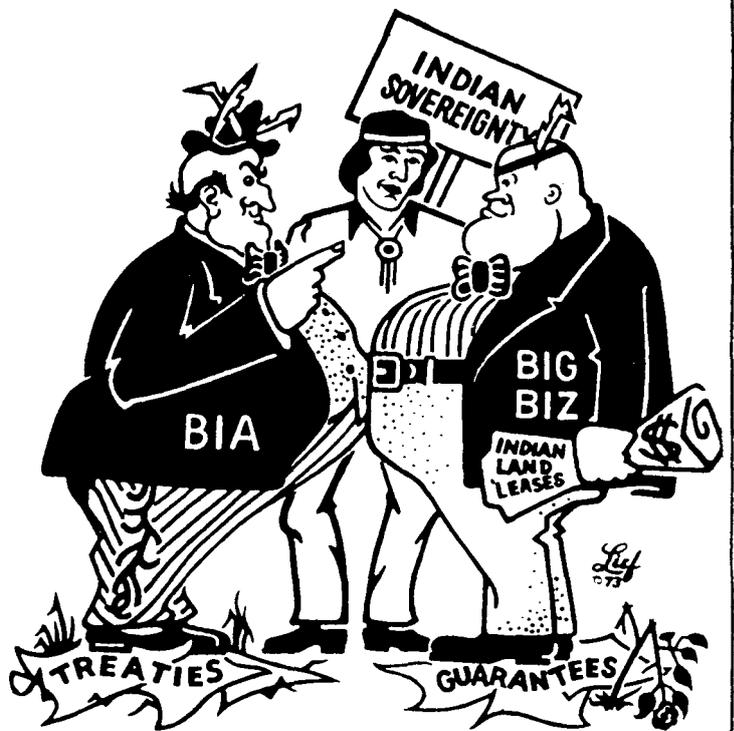
voyage et que nous avons toujours cette boule qui nous serre la gorge depuis deux cents ans. Nous ne sommes donc pas encore vraiment capables de penser clairement à la survie de notre peuple. Cela vient aussi du fait que nous sommes continuellement dénigrés quant à notre identité et nos facultés. Depuis que le colonialisme nous a engloutis, nous sommes, comme tous les peuples indiens, reniés en tant que nation. Cette image de nous-mêmes nous fut inculquée dès l'internat ou l'école publique puis par les médias. Chaque jour et de toute part, nous entendons dire que nous sommes en quelque sorte moins que n'importe qui, moins sensés, moins capables et ne pouvant se passer d'assistance. Notre seule parade réside en l'esprit de ceux qui, parmi nous, par le biais de la communication, peuvent recréer un environnement favorable en disant la vérité. Et cette vérité, c'est avant tout que les Haudenosaunee sont doués de raison et capables de résoudre leurs problèmes et de s'assumer en tant que nation. Nos journalistes pourraient eux aussi se contenter d'informer sur les compétitions de bowling, les championnats de foot-ball et ne parler de notre existence que comme si elle se réduisait géographiquement à ces minuscules timbres-poste toujours plus petits appelés "réserves"; ou encore ne relater que les petits événements sociaux émaillant le quotidien de nos communautés. Mais ils peuvent aussi essayer de nourrir nos esprits et prévenir le peuple des dangers qui le menacent en lui montrant comment d'autres peuples agissent pour leur survie; nous pouvons être ces journalistes responsables, mais nous pouvons tout aussi bien régresser et en revenir aux concours de "Miss princesse indienne"...



En avril 85, par exemple, deux évènements pourtant importants furent "oubliés" par la presse indienne: il s'agit d'une part de la participation d'une délégation des Six Nations à une conférence à Bogota en Colombie qui devait amener la paix entre les Indiens Miskito et le gouvernement sandiniste. Ne faut-il pas exister dans le monde au point d'être conviés à de telles conférences? Et notre peuple et sa jeunesse ne doivent-ils pas en être informés? N'est-il pas important que chacun connaisse notre rôle dans des sommets qui peuvent apporter la paix en Amérique centrale ou quelques promesses quant à la protection par les lois internationales des droits indigènes dans l'hémisphère occidental? Si, car chacun tirera profit d'un droit indigène devenu international.

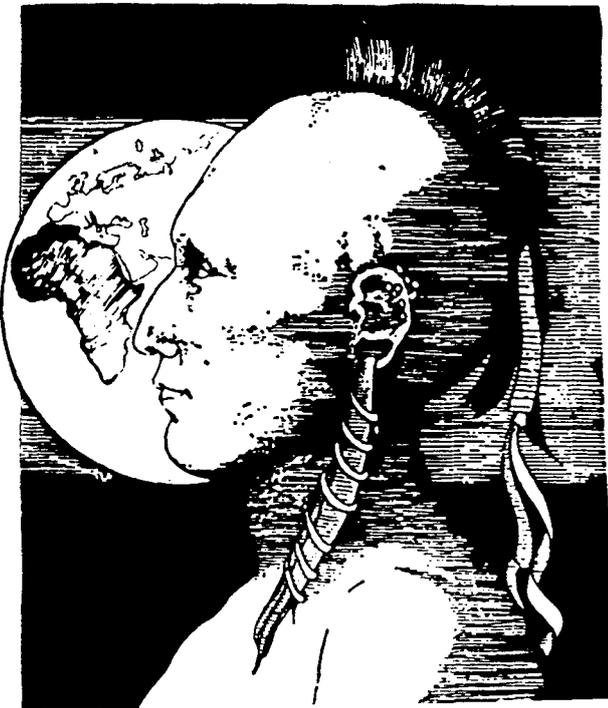


Deuxième évènement ignoré, le procès de la famille de Ray Yazee à Flagstaff en Arizona, la semaine dernière: le tribunal vient de lui refuser la restitution de sa maison. Sujet a priori peu important... mais qui le devient si l'on apprend que c'est le Comité de Relogement Hopi-Navajo qui avait fourni cette mai -



son. Tout juste emmenagés, on vint leur proposer l'achat d'une camionnette qu'ils acquérèrent finalement pour 16000 dollars 6000 pour la personne qui avait "trouvé" le prêt à ...32%! Avec remboursements mensuels de 800 dollars et paiement final au bout de 5 ans, de la somme de 40 000 dollars en liquide. Evènement crapuleux fort banal s'il ne concernait pas la plus importante déportation indienne depuis un siècle! Il s'agit de celle des Quatre Coins dans la région de Big Mountain. Agriculteurs-éleveurs, ces Navajo sont parmi les rares Indiens d'Amérique du Nord à avoir préservé leur mode de vie traditionnel en auto-suffisance qui tire tout de la terre. Expulsés et "relogés", ils sont aujourd'hui victimes des requins du crédit qui vont tout faire pour les déposséder de leur maison; alors qu'on avait promis un "relogement" très équitable, voilà une famille de 16 personnes qui est sans argent, ne sait plus où aller et totalement désespérée car sans soutien aucun de la part des autres Indiens qui ne sont nullement informés quant à la réalité de ce "relogement", pas plus qu'ils ne connaissent globalement la politique du gouvernement déportant les Indiens pour pouvoir exploiter les richesses de leur

sous-sol. On nous rabat les oreilles avec les prétendues querelles Hopi/Navajo, mais jamais on ne nous parlera des intérêts de la Gulf Oil qui suffirent à imposer le conseil tribal Navajo, ni de la Peabody Coal et de ses billions de tonnes de charbon vendu à 84 dollars la tonne ...dont 17 cents revenant aux Indiens. Et donc rien sur cette famille victime que nous ne connaissons pas. Attendrons-nous, comme ce citoyen allemand sous le nazisme qui n'était ni juif ni communiste, que la menace vienne frapper à notre propre porte? Comme pour lui, il sera trop tard.



Etre des journalistes responsables implique que nous informions le public indien au niveau international, national, de la province, du comté et de la ville; que nous relations les décisions qui menacent notre futur -si elles affectent les droits de pêche et de chasse dans le nord du Canada, elles nous affectent aussi car tôt ou tard, par le biais des tribunaux, elles s'abattront sur nos proches. Informer les gens pour les aider à s'aider, cela mérite certainement qu'on abatte un arbre. C'est en prenant en main notre destin que nous avons pu démontrer la supériorité de la démocratie sur les dictatures et inspirer l'essentiel des lois internationales des droits de l'homme. Car

l'essentiel de la Déclaration des Droits de l'Homme existait déjà dans les principes de notre Grande Loi de la Paix.

Les journalistes indiens n'ont pas toujours bien et suffisamment informé, mais cela change: on peut lire de plus en plus, comme dans "Akwasasne Notes", des articles de fond et polémiques; des articles d'ailleurs très critiqués qui, bien sûr, donnent toujours la même version des choses, celle qui n'est jamais donnée nulle part ailleurs. Pendant longtemps, nous n'avons pu nous déplacer et enquêter suffisamment rapidement, mais ce n'est plus vrai car à présent nous disposons de téléphones et de micro-ordinateurs .

Pendant 200 ans, on nous a répété que chacun de nous devait penser à lui-même et oublier nos liens, que la Confédération avait éclater en réserves séparées. On nous a répété que nous n'avions besoin ni d'unité, ni de pensée commune ou de communication; et tout ce que nous risquons de partager bientôt, c'est les tristes conséquences de notre incapacité à prendre le contrôle de notre existence; avec la solution finale viendront la peine et la souffrance, à la dernière minute on se précipitera enfin en criant à l'injustice; mais cela pourrait se passer si différemment... Grâce à l'information, on peut voir venir les problèmes et les prévenir; pour cela nous devons retrouver la mentalité Haudenosaunee originelle; nous devons relire les "Racines blanches de la Paix", faire un pas en arrière et observer autour de nous. Tournons nous vers ceux qui perpétuent les traditions à la Grande Rivière, à Onondaga et à Akwasasne, vers les leaders de la Grande Maison. Ecoutez le message de l'esprit clair, ce que nous sommes sensés être. Aussi longtemps que nous serons une nation présente partout dans le monde, fondée sur les grands principes de notre culture et disposant d'une bonne information, le Haudenosaunee sera; car il est dans les esprits et dans les coeurs.



AKWESASNE NOTES
 Mohawk Nation
 via Rooseveltown, N.Y. 13683

LA PHILOSOPHIE D'AKWESASNE NOTES

AKWESASNE NOTES est la publication officielle du peuple Mohawk (Etat de New-York - frontière canadienne). Nous sommes le journal indien le plus ancien et peut-être le plus au point de tous ceux qui furent édités. Durant nos seize années d'existence, nous n'avons eu de cesse d'analyser et de nous documenter sur la situation toujours empirante des peuples indigènes.

Il est coutume, dans l'ancienne philosophie iroquoise, de dire que tous les groupes humains de la Terre ont le droit d'exister en tant que cultures différant les unes des autres et spécifiques. Nous refusons de choisir entre les camps Ouest et Est ; c'est de la diversité des cultures que naissent la force et l'inspiration du Monde. C'est au contraire de l'ignorance et de l'arrogance que viennent cette surdité et cette supériorité qui brisent l'Unité. Ce qui nous unit aujourd'hui, c'est notre combat commun pour la survie. L'ordre et la paix du Monde ne pourront jamais être maintenus sans le respect universel des droits humains et l'application scrupuleuse de ces principes au développement des technologies.

Les idéologies abstraites, qu'elles soient politiques, économiques ou religieuses, sont génératrices de factions et détournent l'esprit de la Raison pour le ramener au niveau d'un constant rapport de force ; tant que nous nous laisserons gouverner par des excès émotionnels, nous entretiendrons la guerre. Nos Ancêtres avaient découvert cette philosophie paradoxale de "l'Unité à travers la Diversité" ; il y a longtemps de cela, et grâce à un savoir acquis, grâce à leur apprentissage de l'homme en lui-même et de son besoin de Paix et d'Harmonie. Nos coutumes et symboles traditionnels inspirèrent certains philosophes et furent le fondement même de leurs idées de démocratie. Mais les réalités politiques et les cultures bancales nous ont privé du droit d'être reconnus de façon internationale et en application de ces vérités fondamentales qui ne servent plus que les puissants au détriment des autres peuples de la Terre, au détriment de la Terre elle-même.

C'est ainsi qu'on ne reconnaît aucune responsabilité à **AKWESASNE NOTES** malgré l'aide et l'expression de la Solidarité que nous apportons à tous les Indigènes pensants de la Terre qui luttent pour leur auto-détermination culturelle. Nous sommes très attentifs aux moyens et aux voies qui permettent vraiment à ces peuples de s'aider eux-mêmes, et ce en référence à notre propre philosophie de la Survie. L'éthique toujours vivante de nos ancêtres se perpétue dans l'idéologie populaire et correspond à un profond désir de conservation qui s'exprime partout dans le monde. Akwesasne Notes entend bien supporter et guider ce mouvement autant que les capacités de notre collectivité nous le permettent. C'est dans l'esprit d'Unité et de Diversité que nous accueillons nos visiteurs.

Nous sommes le journal de tous les peuples natifs et "naturels" du Monde.

Ceux d'Akwesasne Notes, Eté 1985.

Le journal d'Akwesasne paraît 6 fois dans l'année. Il se commande à : Akwesasne Notes - Mohawk Nation - via Rooseveltown - N.Y. 13 6 83 - U.S.A. L'abonnement pour un an est de 30 \$ U.S. (tarif Avion-Express) par mandat postal international.

Akwesasne Notes (ainsi que Nitassinan!) est également disponible en France au rayon amérindien de la librairie Marrimpouey, 2 place de la Libération 64000 PAU.

ECOLE DE SURVIE, UNITE ET AUTO-SUFFISANCE

(Akwasasne - Fin 1984.

Traduction Dominique Rose)

Notre école de la liberté, qui apprend les traditions Mohawk ainsi que tout ce qu'il est vraiment nécessaire de connaître, commence une nouvelle année et fonctionne bien. Avec l'automne qui arrive, l'envie est grande d'apprendre quant à la nourriture, aux plantes médicinales et à la façon de les cultiver; ce sont les adultes venus ici exprès qui enseignent tout cela aux enfants et les aident à maîtriser le savoir qui garantira leur futur. Skidders, le nouveau directeur de l'école a déclaré:

"Les enfants sont le coeur de notre nation."

Ils le sont effectivement et nous tenons à remercier tous ceux qui ont permis à notre école de prospérer ainsi. Nous vous tiendrons très régulièrement au courant des nouveaux projets qui seront préparés. Que votre soutien ne cesse pas ni, dans la mesure du possible, votre participation financière; la survie de notre école en dépend.

L'école de la liberté, dont la vocation est la sauvegarde de la langue et de la culture Mohawk, est donc de nouveau ouverte; c'est bon de voir les enfants courir, jouer puis s'asseoir pour apprendre leurs leçons. Même d'âge lycéen, ils fréquentent beaucoup nos écoles ici, à Akwasasne. A New York et Québec, dans l'Ontario, les familles se sont prononcées pour l'existence de lycées à Akwasasne: les effectifs seraient suffisants pour que soit justifié un tel projet et nous espérons qu'il se réalisera bientôt. Les détracteurs de l'Indianité ne manqueront pas, certes, de nous taxer "d'isolationnisme", mais ce n'est pas à eux que viendrait l'idée de rassembler leurs enfants...



Il serait bon, également, de créer un centre commercial sur la réserve même; cela non plus ne plaira pas beaucoup, car nous apportons de l'argent aux villes alentour pour l'achat de notre nourriture et de nos vêtements. Lorsque nous avons ouvert des magasins détaxés sur la réserve, cela avait déjà suscité des protestations.

L'essentiel, pour nous, c'est notre unité; Récemment, les élections des deux conseils -l'un canadien et l'autre américain- ont causé des faiblesses d'ordre politique. Alors souvenons-nous bien que ces deux conseils distincts nous furent imposés afin de créer des dissensions entre nations indiennes et de mieux les dominer. Dans le cas d'Akwasasne, elles apparurent à deux niveaux (sans parler des missions chrétiennes): le chômage, et la passivité des gouvernements devant les ravages de la pollution-dont la toute dernière menace se nomme pluies acides-. Heureusement, il y eut prise de conscience de tout cela dès l'instant où nos conseils parlèrent de mettre au point un mode de vie en auto-suffisance. Oui, comment, sinon, être certains que nos familles seront toujours nourries, vêtues et logées? Comment la vie des générations futures pourrait-elle être assurée? A présent, ce sont les trois conseils qui parlent de l'avenir; c'est une question de survie. Nous devons, pour nos enfants, nous regrouper en tant que nation, chercher les moyens de parvenir à l'indépen-

dance économique et nous donner un gouvernement Mohawk fortement uni autour de cet objectif fondamental. Comment vivre de nos terres? Quelles cultures entreprendre qui satisfassent nos besoins? Comment restructurer l'éducation afin de la rendre véritablement fonctionnelle -y compris dans le domaine des traditions- ? Il faut encourager chez les jeunes l'étude de la loi, de la médecine, de la technologie, des affaires, de la pédagogie, trouver un type d'habitat spécifiquement approprié... Ces idées nouvelles se fondent sur le passé, car chacun de nous se rappelle qu'il n'y a pas si longtemps, nous nous suffisions parfaitement à nous-mêmes! Beaucoup d'entre nous furent élevés dans des fermes ou avaient des parents et grands-parents qui parvenaient à faire vivre leur famille. Alors nous devons réfléchir et étudier ensemble, voir pourquoi ces fermes ont cessé de fonctionner, pourquoi le plastique a remplacé l'objet manufacturé... Tout cela doit à présent nous préoccuper. Et n'oublions pas la pêche qui, de fait, tient toujours une place déterminante dans notre économie: comment créer des pêcheries et, surtout, comment se joindre à d'autres afin d'obtenir que la vallée du St Laurent retrouve un jour sa beauté et sa productivité premières? Imaginez un instant que l'on puisse manger du poisson à volonté! La plupart de ces idées nous viendront du seul fait d'avoir en permanence sous les yeux l'agonie de nos forêts, de nos lacs et de nos rivières.



PILLAGE DES TERRES

Nous, peuple de la Nation Mohawk à Kahnawake, tenons à informer tous les habitants de la Grande Tortue (Amérique du Nord) de notre position quant au projet "Archipelago" de la province du Québec. Les terres sur lesquelles nous marchons appartiennent aux enfants de la 7^e Génération comme elles ont appartenu à nos ancêtres qui y ont marché depuis la Création du Monde. Depuis des siècles, ceux-ci avaient fait en sorte que ceux qui avaient immigré sur cette terre aient toujours une place où reposer leur tête, élever leur famille et agir pour le bien-être de leurs descendants. Si notre peuple, au fil des années, a partagé sa terre, ce n'est pas parce qu'il était soumis à un autre peuple, mais c'est par croyance culturelle et spirituelle au principe de partage de la Création entre toutes les créatures du monde. Notre peuple pense, en outre, que cette partie du monde nous a été confiée afin que nous la protégions d'une destruction pouvant annihiler quelque forme d'existence de la planète que ce soit. Nous voulons être bien clairs dans notre opposition à ce projet qui, en fait, dépasse la simple construction d'un barrage. Ce qui est en cause, c'est l'élimination, la destruction de notre faune aquatique qui, d'ailleurs, avait déjà été fortement atteinte par la construction de la voie maritime du Saint-Laurent et par maintes réalisations menées illégalement sur notre territoire. Le projet Archipelago constitue une violation de notre intégrité territoriale et, à un degré inacceptable, la dislocation de l'environnement subsistant; et ce, sans notre contrôle. Nous avons la certitude que ce projet ne se limitera pas à notre ancien territoire, et nous exhortons dûment la province du Québec à trouver d'autres alternatives satisfaisant tout autant ses besoins.

Selon nos traditions, le triangle

formé par les rives Nord-Sud du Saint-Laurent, la rivière Richelieu et la frontière Canada/USA, fait partie du territoire de la nation Mohawk; des historiens non indiens peuvent aujourd'hui en témoigner. En effet, quand Kahnawake fut fondée, dans la deuxième moitié du 17^e siècle, elle était peuplée de Mohawk et autres Iroquois qui allaient et venaient d'un territoire à l'autre. Cette partie de notre ancien territoire avait été, rappelons le, reconnue en 1600 par les autorités françaises et, par les anglais, après la chute de Québec, par l'arrêté de 1792. Si les Mohawk ont perdu une bonne partie de leur territoire de part et d'autre de la frontière, ce fut donc par des concessions territoriales illégales. Nous, Mohawk de Kahnawake, avec une population de 5000 habitants, contrôlons une superficie de 12000 acres, soit le 1/3 de la superficie originelle du 17^e S. et, bien sûr, une infime parcelle de l'ensemble du territoire Mohawk.

Kahnawake a enduré bien d'autres abus, et, entre autres, l'obligation de droits de passage pour les chemins de fer, les routes, les canalisations et, évidemment, à partir de 1950, la Voie Maritime du Saint Laurent qui nous coupe l'accès à cette rivière. C'est un autre exemple de violation de nos droits indigènes sur cette terre. Le projet Archipelago constitue une violation directe du "Wampum des 2 rangs" qui institue un lien international entre notre peuple et les européens arrivés sur cette terre.

Les Mohawk se refusent absolument à permettre le démembrement d'une de leurs communautés ou l'utilisation abusivement prolongée de leur territoire. Le peuple de Kahnawake, avec l'aide de la nation Mohawk et de la Confédération des Haudenosaunee, résistera activement au projet de cet archipel et, d'ores et déjà, attend le soutien des groupes ou organisations non indiens qui, eux aussi, se soucient des droits de la Terre et des nôtres. *****



DESTRUCTION DE L'ECO-SYSTEME

En ignorant tout de la souveraineté Mohawk à Kahnawake, la province de Québec et son associé Hydro-Québec, ce monstre gigantesque (cf. Nitassinan n°2), entendent bien précipiter la réalisation de l'archipel et neutraliser au plus vite les "Lachine Rapids". Ce projet englobe la construction de barrages hydroélectriques qui signifient la disparition des derniers rapides du bassin hydrographique des Grands Lacs; cela implique aussi une immense tranchée ou un grand canal de contrôle des inondations; et où cela? En plein territoire Mohawk; à Kahnawake, et, pour les 90% restants, sur nos terres situées à 9 miles à peine de Montréal.

Kahnawake signifie: "sur les rapides" et les Mohawk sont bien résolus à agir de telle sorte que ce nom garde entière sa justification et demeure celui d'un lieu bien vivant et vital pour l'équilibre même de tout l'écosystème du bassin. Promettre un surplus d'électricité pour Montréal et pour les communautés environnantes relève du mensonge. Au Nord, le projet dévastateur de la Baie James (cf. Nitassinan n°2) pouvait très largement répondre à ces besoins. En fait, l'entité à blâmer, c'est le monstre dévoreur d'énergie que sont les USA devant gaver leurs fours à micro-ondes, leurs télévisions, leur insatiable avidité. En somme les USA réclament et le Canada se soumet et obtempère comme un enfant. Les promesses de création d'un parc réservé

aux promeneurs et d'une digue-point de vue panoramique pour les véhicules constituent le vernis d'une rente avec profit immédiat pour les québécois.

Considérant les citoyens québécois et canadiens, les gens de Kahnawake se demandent: "Est-ce cela votre Gouvernement? Les habitants de Montréal ont-ils vraiment déjà visité les Lachine Rapids? N'est-elle pas une des plus belles contrées naturelles de tout le bassin? Ont-ils déjà pêché le Grand Esturgeon qui vit 200 ans et pèse jusqu'à 300 livres? Connaissent-ils les espèces d'oiseaux, de mammifères et de poissons dont l'existence dépend des Lachine Rapids? Peut-on réellement ne pas approuver une colère causée par cette artère et ses lignes à haute tension coupant la réserve en deux, et par l'extension des lignes de chemins de fer traversant déjà Kahnawake, par les dépôts d'ordures et par la perte d'une rivière au profit de ce canal répugnant? Le terme "développement" est un terme poli qui en fait exprime le viol de la Terre; le développement implique également la pollution de Kahnawake par les fumées des cheminées toutes proches. La colère est devenue notre dernier recours.

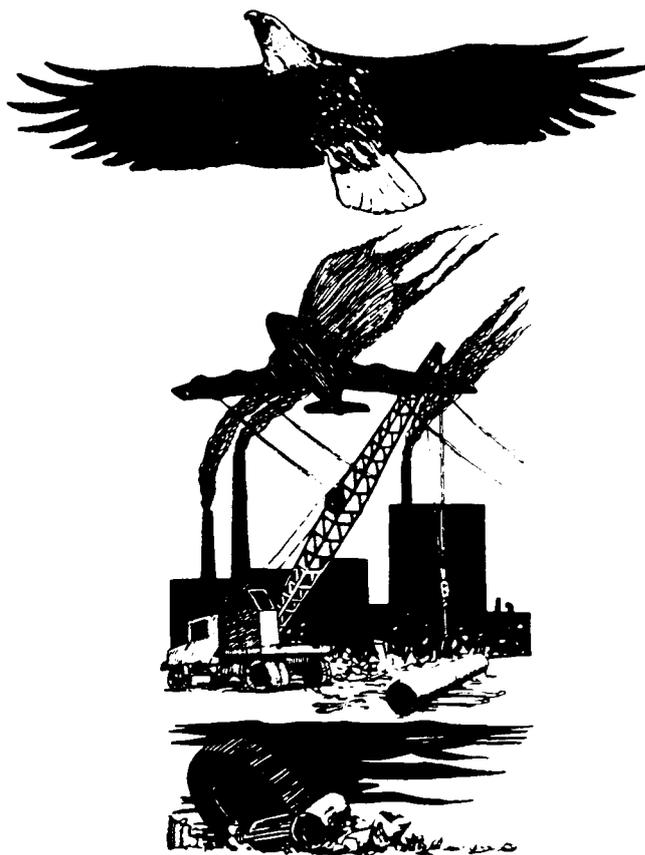
La Raison est l'essence même de la Confédération des Six Nations; et c'est issu de la Raison que s'est concrétisé le projet de développement de Kahnawake. Ce programme débuta par une série d'études sur l'impact qu'aurait la réalisation "Archipelago", recherches menées à partir de l'enregistrement de toutes les composantes du système écologique des eaux, de la terre et de l'atmosphère de Kahnawake.

N'oublions pas que chaque être humain, qu'il vive en Europe, en Asie, en Australie ou dans les Amériques, fait partie de la Création; n'oublions pas que les frontières sont arbitraires et qu'elles furent en fait imposées par certains peuples et certains gouvernants au nom de leur concept de "territoire". Les véritables limites à considérer sont celles que la Création reconnaît, c'est à dire l'eau,

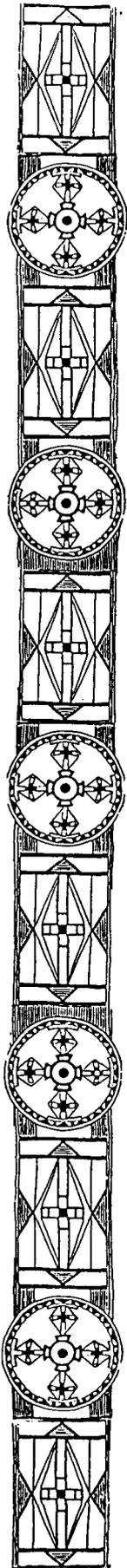
les chaînes de montagne et toutes les structures naturelles; les zones écologiques se définissent elles-mêmes à travers leur évolution: plaines, déserts, jungles, plateaux, deltas, marais, terres polaires, etc... N'oublions pas que si la Création nous plaça ici et nous fit doués de Raison (le don d'Oriwa), ce fut afin que nous ne la préservions que mieux; et enfin, n'oublions pas que la Création peut, à tout moment, nous reprendre tous ses dons.

C'est pour cela que nous vous demandons, où que vous habitiez, en France, en Allemagne, en Russie, au Japon, à Montréal au Québec, de bien penser à ce que nous vous déclarons. Si vous êtes de ceux qui tiennent à vivre en harmonie avec la Création et leurs semblables rejoignez notre action naissante mais si déterminante. Aidez-nous à sauver les Rapides, une rivière et à préserver ce que le peuple Mohawk de Kahnawake a promis aux générations à venir aux vôtres comme aux nôtres. Aidez-nous par tous les moyens, individuellement ou en groupe, contactez "Kahnawake Environnement": Kahnawake Development Research Progr.

P.O. Box 720, Kahnawake, Québec
Canada, JOL 1B0 (Tél. 514/638.1621)



DES PEUPLES INDIENS
D'AMERIQUE DU NORD (2)



Quelle place la Mort occupe-t-elle dans cette conception harmonieuse du monde? Elle ne va pas à l'encontre de cette harmonie; d'ailleurs, elle obsède peu la pensée indienne et aucun culte ne lui est spécifiquement consacré. C'est que l'Indien ne spéculait pratiquement pas sur un Au-delà ou sur une Vie après la Mort. Certains estiment qu'elle existe, d'autres que non; mais cela n'est l'objet ni d'un débat, ni d'un culte, ni même d'une véritable préoccupation. Pour eux, la Vie est ici, en ce monde, et la Mort n'en est qu'une condition évidemment nécessaire: nous recevons la Vie de la Mort de ce qui nous entoure; par conséquent, elle ne nous appartient pas, elle circule et il est logique que nous la rendions tôt ou tard.

L'Indien n'occulte pas la Mort, car il en vit pleinement le drame et la frustration, mais il n'en est pas obsédé pour autant: la Mort étant en toute vie, et toute vie naissant de la Mort, nous tuons "de la manière sacrée" et nous mourons "de la manière sacrée (Waka)". Les animaux et les plantes que nous devons tuer pour vivre le sont avec respect, gratitude, amour et avec la conscience de restituer toute cette Vie par nos propres corps. Tous les êtres vivants participent les uns des autres; nous ne sommes pas des êtres séparés mais les étapes d'un même processus, si bien qu'il n'y a pas mort, mais transformation. Aussi Black Elk commence-t-il son auto-biographie en disant:

"Qui suis-je pour raconter l'histoire de ma vie?

Simplement un homme qui demain sera un peu d'herbe sur les collines, rien de plus..."

...Cette herbe que le bison mangera, ce bison qui nourrira l'Indien; tel est le cycle de la Vie en cette vision harmonieuse de l'univers qui n'est donc nullement remise en question du fait de la Mort.

EN RELATION DE RECIPROCITE



Mais il ne faudrait pas, par harmonie, entendre idylle ou paradis... Adam est, dans le "Paradis terrestre", comme cet individu dans un supermarché qui n'est responsable de rien et n'a qu'à se servir. Il s'agit là d'un univers esclave satisfaisant quelqu'un qui en jouit; cette conception paradisiaque implique une domination et n'a rien de commun avec la vision indienne dans laquelle l'Autre, qui me fait face, existe autant que moi, est tout aussi souverain. On ne jouit pas du Monde, on est en relation avec lui, recevant et rendant. La relation de Parenté est relation de réciprocité, et non de jouissance.

Tout comme est reconnue la Mort, la maladie, la violence ou la souffrance sont acceptées comme formes de communication avec la Vie. Tuer un gibier n'occasionne absolument pas l'appitoiement, car tuer n'est jamais gratuit cela s'accompagne de certains rites ayant pour fonction de bien signifier à l'animal tué le sens de cet acte qui, plus qu'il ne donne la mort, perpétue la Vie. L'Indien ne s'apitoiera pas sur le sort d'une antilope dévorée, événement qu'il considère comme légitime; par contre, il ne mettrait pas cet animal dans un zoo auquel se rendre par des routes éventrant collines et forêts; c'est en cela même que l'Indien voit violence et disharmonie. Animaux privés de liberté, paysages dénaturés, hommes esclaves dont l'existence est aliénée par la

construction de ces routes; tout cela transgresse pour l'Indien les lois naturelles de l'univers.



NI BIEN NI MAL EN SOI

Comme tout ce qui existe est souverain et injugeable, il n'y a ni Mal en soi, ni Mal métaphysique -comme dans la pensée chrétienne, par exemple-, ni Bien en soi; il n'y a pas de valeurs au-dessus de moi: je suis La Valeur, je suis Le Pouvoir. Cependant, il y a nécessité de rencontres, car toutes choses sont associées; l'incompatibilité n'existe pas: accidents et malheurs résultent d'une relation disharmonieuse et sont toujours vécus comme momentanés, résolubles ou réparables. Ainsi la maladie était-elle comprise comme résultant d'une disharmonie momentanée entre l'individu et son environnement -on parlerait aujourd'hui en termes de psycho-somatique-, ce qui amenait le chaman à intervenir pour tenter, par toute une série de rites, de lui redonner confiance en sa tribu, son territoire, son univers; et ce, avec des soins très appropriés à la maladie qui s'est manifestée.

C'est ainsi que l'accident était compris comme -en termes classiques- la violation d'un tabou; il ne s'agit pas d'un interdit à respecter de façon magique: dans ce cas, le tabou est un code, un langage symbolique servant de support à la pensée. Le tabou n'est pas réductible à l'interdit, il concerne plutôt ce qui est désiré; essayons de faire référence à nos liens amicaux ou amoureux: ils impliquent tout un système de rites que nous observons de façon pratiquement automatique; ce n'est pas que nous nous interdisons les comportements que nous n'avons pas, c'est qu'il y a là une grammaire symbolique de reconnaissance de l'Autre, de partage et d'échange avec lui.

Avec la conception qu'il a de son univers, l'Indien n'a donc pas à l'affronter pour en vivre ou pour survivre; il n'a qu'à, simplement, aller à sa rencontre. Cette rencontre, c'est pour lui le "jeu de vivre"; jeu, car le monde indien ne se donne ni histoire, ni finalité, ni début, ni fin... Pas de "jugement dernier"; les Arapaho disent: "Il n'y a pas de différences dans l'autre monde, dans l'autre vie, entre les bons et les méchants; tous partagent le même monde après la mort".

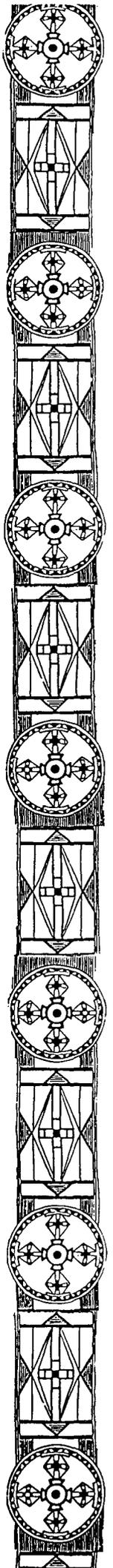
Les Indiens emploient volontiers, aujourd'hui, le terme de "Création" pour désigner l'univers; mais il s'agit d'une création qui se produit à chaque instant, instant unique contenant tout ce qui fut et gros de tout ce qui sera.

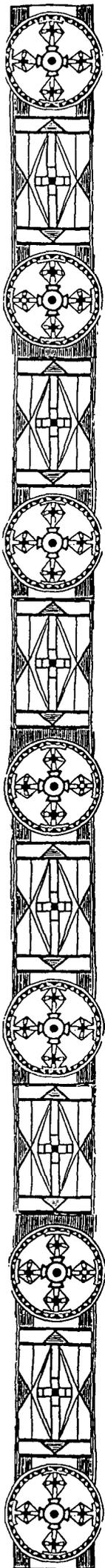
"La Création fait partie des êtres du monde naturel qui, eux-mêmes, appartiennent à la Création."(High Pine)

WAKAN TANKA, «DIEU» IMMANENT



Il n'y a rien à soumettre ou à conquérir, et le "Créateur" est exprimé par l'ensemble de la Création: l'Indien y voit une parfaite synonymie. La notion de "Wakan Tanka" est reconnaissance du pouvoir qui est en nous comme il est en toutes choses; il s'agit donc d'un "dieu" immanent qui n'est jamais apparu à personne. Les Indiens ne vous diront pas "qui" il est; ils ne comprendront pas cette question et il n'y a pas débat sur le sujet. Ce qui importe, c'est la conscience du fait que toutes vies sont parentes et que, dans leur grande diversité, elles relèvent toutes de ce même principe. Cela peut donner lieu à une interprétation matérialiste affirmant que tout, procédant de la même énergie, peut toujours être réduit aux mêmes formules. Cela peut aussi s'interpréter en termes "divins"; chacun, étant injugeable et souverain, peut extrapoler autant qu'il le désire... C'est ce qui explique le fait que les Indiens ont accueilli les missionnaires à bras ouverts; ils ne voyaient aucun inconvénient à ce que ceux-ci tiennent en permanence un discours sur le monde totalement





différent du leur. Le pouvoir se partage et, en se partageant, ne fait qu'enrichir la Vie; une pensée normative n'est ni logique ni intéressante, puisque les échanges entre les êtres, qui sont tous différents, n'ont plus aucune raison de se produire. Chaque créature a un Washangi (une influence) spécifique qui peut être bénéfique à l'Autre, et sa valeur vient de sa différence.

Reconnaître ces voies bénéfiques ne donne pas lieu à une "Morale" quelconque; il s'agit seulement de se situer dans l'univers, savoir ce qui nous fait vivre, reconnaître le milieu dans lequel nous baignons, duquel nous tirons chaque souffle de notre existence.

"Le christianisme nous a dit que le monde réel n'est pas en ce monde ici-bas qui n'est guère qu'une mise à l'épreuve avant la "vraie vie"; nous n'avions qu'à suivre certains préceptes et les ordres d'un ensemble de personnes bien déterminées; inutile de chercher à comprendre ce qui nous arrive en ce monde puisque cela n'a pas vraiment de signification et que l'essentiel est de bien préparer notre entrée dans l'autre...Eh bien voilà une différence fondamentale entre la communauté indienne et tous les autres groupes de la société américaine: les Indiens appréhendent ce monde-ci comme monde réel; qu'il y ait un "autre monde" ou une "infinité de mondes", là n'est pas notre souci; que ce monde ait été créé implique notre responsabilité et nous lui devons de vivre en relation avec tout ce qui vit en lui".

("Custer est mort pour vos crimes"- Vine Deloria)

Seule fin morale s'il en est: l'épanouissement de toutes formes de vie.

MAGIQUE ET SACRE, LE NATUREL



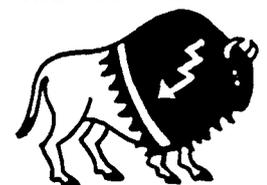
Il n'y a par ailleurs, aucune trace de "surnaturel" dans la pensée indienne; ne pas confondre sacré (ou poétique) avec surnaturel. Il existe à ce propos une anecdote extrêmement significative: un ethnologue se trouve dans une barque avec un Objibwe en pleine nature canadienne; soudain, au-delà d'une pointe de verdure, un ours! Ils décident de le chasser; ils contournent la pointe qui les sépare de l'ours et, quelques instants plus tard, parviennent à l'endroit voulu; mais là, dans la rivière, il n'y a qu'un tronc. "On a pris un simple tronc pour un ours! dit l'ethnologue. -Pas du tout, dit l'Indien, l'ours est très malin, il s'est transformé en tronc!" Magie et poésie font partie de la réalité objective; c'est que, durant un temps déterminé, tous deux ont vécu en croyant avoir affaire à un ours; ils ont effectivement vécu l'approche, pensé au risque, au repas...ils ont vécu avec cet ours; si le blanc raye cette expérience de sa vie, l'Indien, lui, au contraire, l'intègre aussitôt; telle est sa faculté d'appréhender la réalité et, de plus, d'en tirer une bonne histoire qu'il s'évertuera à bien raconter.

c'est justement pour répondre au "surnaturel" que nous croyons voir dans leurs pratiques rituelles, que les Indiens se désignent comme étant le "peuple du monde naturel"; il l'oppose à notre monde d'abstractions qui transcende la nature tant sur le plan spirituel (dogmes religieux ou politiques, valeurs arbitraires mais immuables) que sur le plan matériel (exploitation, aliénation, défiguration, destruction de vies humaines, animales ou végétales au nom de la toute puissance d'institutions et d'instances supérieures). C'est à ce titre que les Indiens nous perçoivent comme évoluant dans un monde de surnaturel où la vie se trouve subordonnée à des valeurs placées au-dessus des êtres naturels, au-dessus de la souveraineté individuelle.

Il nous reste à étudier comment cette vision indienne du monde se concrétisait au travers de la vie économique et sociale.

(Extrait du cours de Roger Renaud

/cf. 1^o partie dans Nitassinan n°3)



Poésies Indiennes

Quand le soleil arriva à Riverwoman

Ce moment
au soleil
près du Rio Grande

La Voix de la colombe en deuil
appelle depuis longtemps, très longtemps
le souvenir du disparu
le souvenir de l'amour

Par le vert dense
éternité du printemps
Des saules bruissent dans le vent bleu
sans fin
année inconnue
sans nom

L'eau rapide et boueuse
chauffe autour de mes pieds
doucement vous avancez dans le courant
cuisses brunes
intensité profonde
de l'eau qui monte
Ta chaleur pénètre
le sable blond et le ciel

D'innombrables yeux brillent toujours
pour la mousse verte de la rivière
pour les minuscules araignées d'eau
S'écrient
que la colombe
ne doit pas laisser oublier
que c'est prescrit
dans les tourbillons de l'eau brune
et qu'elle te transporte
mon disparu
mon amour
vers la montagne

homme du soleil
qui vint à Riverwoman
et dans la brise du soleil couchant
l'a quittée
pour chanter
aux nuages de grossir
dans le ciel du Nord ouest
pour que l'on sente la pluie
des vents bleus et pâles
venant de Chine

LESLIE SILKO

du Peuple Laguna

Chansons de rêve

Couleurs
peintes sur toi
comme un arc en ciel
comme un matin

Couleurs
peintes
sur toi
comme des fleurs

Couleurs
que je voyais

Dans la brume
les arbres debouts
Dans la brume
les marais qui écoutent
Dans la brume
un aigle volait
dans la brume
avec des ailes de feu

L'idiot qui
respire
danse
dans mon oeil
respire
danse

chante
pour moi
la chanson
la douce chanson

quand
nous nous sommes rencontrés
la dernière fois

Dans
l'eau profonde
tes sourires
viennent à moi

Je
me
noie

KARONIAKTATIE

du Peuple Mohawk-Iroquois

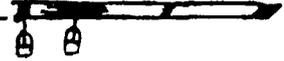


Poèmes traduis par Mutinerie Pour Une Poésie Vivante

Nous avons lu :



EDMUND WILSON (U.G.E., 10/18, 1976)



« PARDON AUX IROQUOIS »

Cet ouvrage, publié en 1959-1960, témoigne de l'une des rares tentatives, de la part d'un américain "blanc", d'essayer de comprendre et d'analyser la situation des Iroquois dans le nord-est des Etats-Unis. Introduit peu à peu dans les réserves, notant, remarquant, interrogeant minutieusement leurs membres, l'auteur va s'apercevoir que les Mohawks, les Senecas, les Onondagas, les Oneidas, les Cayugas et les Tuscaroras (les six nations constituant la ligue des Iroquois) conservent des relations privilégiées au sein d'un véritable gouvernement.

Au travers de ses enquêtes, Wilson découvre un Indien "moderne" qui vit dans un confort relatif - "américanisé", qui vit également plus ou moins bien parmi les blancs (se distinguant surtout dans la construction de bâtiments) mais qui n'en garde pas moins son identité, et cela en dépit de tous les tiraillements idéologiques et religieux qu'il a à subir.

Ainsi, comme l'écrit Vine Deloria dans la postface : "les Iroquois sont de plus en plus fortement déterminés à ne pas se fondre dans le "creuset américain"...". La conclusion est à Edmund Wilson lui-même : "Je demande pardon aux Iroquois et je veux essayer d'expliquer ici pourquoi il est possible de méconnaître à ce point les Indiens et pourquoi il est difficile à ceux qui se soucient d'eux, d'amener les autres à s'y intéresser".

GILLES MARRIMPOEY-CADET - Nov. 1985

EN BREF - EN

- * "POUR UN EVEIL DE LA CONSCIENCE" MESSAGE DES IROQUOIS AU MONDE OCCIDENTAL. Texte présenté par la délégation iroquoise à la Conférence Internationale des Nations Indiennes en septembre 1977 à Genève, contient la critique la plus concise et la plus compréhensible de la civilisation occidentale d'un point de vue indien. Format 145x210, 50 pages. A commander au C.I.S.I.A., 2A, bd des Professeurs Sourville 44000 NANTES.
- * "LES CHEMINS DE LA SURVIE" d'Edith Patrouilleau. Les luttes indiennes dans les années 1970 aux Etats-Unis (Genève, création de l'A.I.M., les Ecoles de Survie, la Plus Longue Marche, les Black Hills..., ainsi que le siège d'Akwesasne et de Ganienkeh). Format 240x210, 190 pages de textes et de photos, prix 70 F Franco de port. A commander au C.S.I.A. BP 110-08 75363 PARIS.
- * RECHERCHES AMERINDIENNES AU QUEBEC. Revue d'information et de recherche sur les populations autochtones au Canada et dans les Amériques. Trimestrielle. A commander au 6200, rue de Saint-Vallier - Montréal, QUEBEC H2S 2P5.
- * "IL N'Y A PLUS D'INDIENS DANS LES PLAINES". Brochure de présentation générale des Indiens d'Amérique du Nord. Prix 15 F. A commander chez M. Pascal Clement, 21 bd J. Copeau 95200 SARCELLES.
- * KANAK. En Nouvelle-Calédonie, les Kanak luttent pour leur dignité, pour récupérer leurs terres, sortir de s réserves, retrouver l'indépendance. Ils invitent tous les anti-colonialistes à les soutenir. Pour tout contact, écrire ou téléphoner : AISDPK, 14, rue de Nanteuil 75015 PARIS. Tel : 45 31 43 38

DEJA PARUS ET DISPONIBLES :

- N°1 : CANADA - USA (GENERAL)
N°2 : INNU, NOTRE PEUPLE (LABRADOR)
N°3 : APACHE - HOPI - NAVAJO (SUD-OUEST USA)
N°4 : PEUPLES INDIENS (NORD AMAZONIE)
- DE « GUYANE FRANCAISE »

PROCHAIN DOSSIER :

N°6 : LE PEUPLE *Sioux*



abonnement

commande

BULLETIN D'ABONNEMENT OU DE COMMANDE A RECOPIER

NOM-Prénom:..... RUE:.....

VILLE:..... CODE POSTAL:.....

-S'abonne à "Nitassinan" pour les 4 numéros suivants: n°..., n°...

-Abonnement ordinaire: 100F n°..., n°...

de soutien: à partir de 150F

Etranger: 150F

-Participe à la diffusion en commandant ...exemplaires (22F pièce à partir de 5 exemplaires et 20F à partir de 10).

-Ci-joint: un chèque de ...F (libellé à l'ordre de CSIA et envoyé

à C.S.I.A./B.P.110-08 75363 Paris cedex 08 Date: Signature:



*Les peuples originels
traditionnalistes dé-
tiennent la clef du
renversement de l'en-
grenage de la civili-
sation occidentale qui
promet un avenir inouï
de souffrance et de
destruction. La spiri-
tualité est la plus
haute forme de cons-
cience politique.*

*Et nous, peuples ori-
ginels de l'émisphère
Ouest, sommes, dans le
monde, parmi les dé-
tenteurs encore vivants
de ce type de conscien-
ce. Nous sommes ici pour
transmettre ce message.*

'Message iroquois au



*** COMITE de SOUTIEN aux INDIENS des AMERIQUES ***

B P 110-08 75363 Paris cedex 08